

officiel qui aille redire là-bas tout l'intérêt et tout l'appui que son pays entend apporter au maintien de l'esprit français en Amérique.

Odilon Arteau

L'Action Catholique (Québec)

Le congrès de Worcester

“Il est indéniable que ce vaste et important rassemblement aura d'heureux résultats. D'abord, chez nos frères eux-mêmes pour le bénéfice immédiat desquels il se tient, puis chez tous nos autres groupes français, en vertu de la loi de la solidarité morale, qui fait que le progrès ou l'avantage de l'un profite aussi à l'autre, par répercussion.

Partout, chez ces groupes, même dans le Québec, cette forteresse de notre vie française commune, on se sentira encore plus porté à estimer mieux un patrimoine combien précieux et à vouloir plus que jamais le préserver et l'enrichir.”

Henri Lessard

Le Droit (Ottawa)

Le congrès franco-américain

Il se tiendra dans une quinzaine — Son but et ses origines — Cent années de travail et d'efforts — Vers l'avenir — Problèmes et difficultés — Un geste collectif de piété filiale

C'est donc dans une quinzaine — le samedi 28 et le dimanche 29 mai exactement — qu'on célébrera à Worcester, au Massachusetts, le Centenaire de ce que l'on commence à appeler la Franco-Américanie.

Cette date, on le sait, a été choisie pour commémorer particulièrement le centenaire de fondation d'une paroisse franco-américaine du Vermont.

Les fêtes comportent, avec des séances d'étude, de grandes manifestations publiques, où l'on compte recevoir des représentants de tous les groupes français de la Nouvelle-Angleterre.

L'événement devrait avoir une importance considérable. Il a été préparé avec soin, depuis des années, par des hommes qui connaissent bien le pays et les difficultés particulières des groupes franco-américains. Il doit, dans leur pensée, donner un nouvel essor à la vie catholique et française en Nouvelle-Angleterre, et bien au delà.

L'émigration canadienne-française aux Etats-Unis est un phénomène qui ne pouvait manquer de susciter des problèmes considérables.

Les émigrants, sans grandes ressources financières pour la quasi-totalité, arrivaient dans un pays où tous les éléments influents étaient étrangers, soit à leur langue, soit à leur Foi, aux deux très souvent;

où, pour eux, presque tout était, pour ainsi dire, à créer. Ils ont fait des oeuvres admirables, bâti des paroisses, des écoles, etc.

Mais ils n'ont pas réussi, ils ne pouvaient réussir à supprimer les facteurs hostiles qui, de toute part, pesaient sur eux.

Ils ne pouvaient faire surtout que ces facteurs ne pèsent d'un poids plus lourd sur les jeunes générations élevées en plein milieu anglophone, sans attaches directes avec leur pays d'origine, que leur nécessaire connaissance de l'anglais mettait en plus intime, en plus facile contact avec des éléments anglophones et non catholiques du pays.

La claire vue de ces choses n'a point découragé les organisateurs du congrès de Worcester. Le défaitisme n'est pas leur fait. Ils se sont simplement dit qu'il fallait, sous des formes nouvelles peut-être à certains égards, continuer, maintenir, intensifier l'effort ancien.

Ils ont étudié de très près, et sous toutes ses faces, la situation actuelle, avec ses beaux et ses inquiétants côtés. Ils ont tracé un programme d'action adapté aux conditions présentes.

C'est le thème essentiel du *manifeste* qui sera présenté au congrès de Worcester par le Comité d'Orientation franco-américaine et, qui, avec les *ajoutés* que pourra lui faire le Congrès, indiquera les grandes routes de l'avenir, les grandes besognes à exécuter.

Les organisateurs du Congrès ne sont point naïfs au point de s'imaginer que les réunions des 28 et 29 mai, pour heureuses, pour triomphales même, qu'elles puissent être, suffiront à régler les problèmes franco-américains.

Ce n'est, dans leur pensée, qu'un début, qui devra être suivi, dans tous les domaines, d'une action méthodique et tenace.

On n'a d'abord fait porter l'effort — on préférerait limiter le champ d'action pour le travailler plus à fond — que sur les Etats de l'Est; mais l'on ne compte évidemment pas s'en tenir là.

Déjà, du reste, il s'est produit quelque chose de singulièrement émouvant.

De la côte du Pacifique, des Franco-Américains ont demandé d'être admis au Congrès.

Il va de soi qu'ils y seront accueillis à coeur et à bras ouverts; et l'on verra de la sorte côte à côte, à Worcester, à la fin de mai, des Français vivant sur les rives des deux océans.

Le même accueil serait sûrement accordé à tous ceux qui pourraient venir d'ailleurs.

Le travail mis en marche dans l'Est, on s'efforcera, sans aucun doute, d'en propager partout où ce sera possible, le rayonnement et l'influence.

De grandes choses, plus grandes peut-être qu'on ne l'imagine, sont possibles dans ce domaine.

Ajoutons que les organisateurs, dont certains font déjà partie du *Comité permanent de la Survivance*, sont assurés de l'appui de ce Comité, qui aura à Worcester ses représentants officiels.

A tous les modes d'action qui servirent jadis et qui gardent la même valeur de fond, d'autres s'ajoutent depuis quelques années, dont la mise en valeur devra être méthodiquement assurée. C'est le cas, par exemple, de la radio, du cinéma; ce sera, demain, celui de la télévision.

La multiplication et la facilité plus grande des moyens de communications devront pareillement servir à rapprocher les groupes français des différents Etats, ceux aussi des deux côtés de la frontière.

De cela, les Franco-Américains, rompus à toutes les tactiques de la vie moderne, sauront sûrement tirer le maximum de profit.

Nous sommes, pour notre part, les plus anciens, nous disposons par la force des choses et par la plus longue durée, d'organismes plus puissants, plus variés, parfois plus solidement constitués.

Ce n'est point, pour vous, un titre à une sorte quelconque d'impérialisme moral.

Tout simplement, une plus urgente obligation de contribuer à la grandeur commune — une obligation devant laquelle nous n'avons pas le droit de nous dérober.

Un grand nombre de nos lecteurs ont dû, l'autre soir, écouter à Radio-Canada la causerie de M. l'abbé Adrien Verrette. M. Verrette, Franco-Américain de naissance, fils du premier maire franco-américain de Manchester, au New-Hampshire, est l'un des esprits dirigeants des groupes français de la Nouvelle-Angleterre, l'un de leurs plus sûrs interprètes, l'un de ceux aussi qui, tout en restant profondément attachés à leur pays natal, ont gardé le plus intime contact avec la terre de leurs aïeux.

On aura remarqué avec quel soin M. Verrette a insisté sur le caractère de l'action projetée à Worcester: fidélité aux traditions religieuses et nationales, fidélité pareillement au pays qui est présentement le leur.

Ou aura sûrement noté avec un particulier intérêt, avec une vive émotion aussi, la finale où l'orateur rappelait que, dans la grande lutte qui s'engage et dont l'enjeu est si considérable, les Franco-Américains, comme jadis les Franco-Ontariens, confient d'abord leur cause aux puissances supraterrrestres.

La plus importante résolution de tout le Congrès, disait en substance M. Verrette, sera sans doute celle qui invitera tous les Franco-Américains à une pacifique et formidable *Croisade de prières*, qui invitera chacun d'eux à réciter chaque jour, à l'église, à l'école et au foyer, un *Pater* et un *Ave* pour la protection de leur vie catholique et française.

Les Franco-Ontariens avaient particulièrement remis à la Vierge du Cap la garde de leurs écoles, les Franco-Américains confient à la Petite Thérèse de Lisieux, à *l'Enfant chérie du monde*, le salut de leur précieux héritage.

Les uns et les autres restent ainsi dans la plus pure tradition de notre race.

Omer Héroux

Le Centenaire Franco-Américain
notre "MEMORIAL DAY"

Au cours des manifestations franco-américaines qui auront lieu à Worcester les 28 et 29 de ce mois, il nous sera donné de faire montre, avec une pointe de légitime orgueil des faits et gestes accomplis en pays américain par nos devanciers de descendance française, et nous déploierons en même temps, comme une oriflamme, à l'admiration non seulement de notre groupe ethnique mais à celle de tout un monde, la belle vitalité qui nous anime encore aujourd'hui.

Cette fête sera en quelque sorte notre "Memorial Day" intime, alors que nous payerons un juste tribut à nos devanciers, que nous récapitulerons ensemble tout un siècle et plus de civilisation française, de luttes incessantes pour sa survivance en pays étranger, et que nous établirons le bilan de nos effectifs actuels, traçant du même coup une ligne de conduite future pour la perpétuation en pays américain de cela pour lequel nous avons lutté si longtemps, et, il semblerait, avec succès.

Cependant, la meilleure assurance de notre survivance ne se trouvera pas tant dans l'étalage de nos accomplissements passés que dans notre détermination présente et bien vivante de vouloir tenir ferme malgré les inquiétudes et les fléchissements du moment.

Et s'il est nécessaire de jeter quelques regards en arrière afin d'y puiser les leçons salutaires du passé, encore ne faudrait-il pas s'attarder à ce pèlerinage, risquant ainsi de ralentir notre marche vers l'avenir. La vie est ainsi constituée qu'il faut sans cesse avancer, être toujours en route vers les demains. Les hiers, qui ont eu leur raison, sont l'humus fécond des couches profondes du passé, dans lequel germe la fleur d'aujourd'hui qui s'épanouira dans l'air pur des demains.

Ces manifestations seront donc plus qu'une vaine exposition de faits et de gestes, de luttes et de victoires, mais surtout une communion spirituelle, une prise de contact de tous les membres de notre race éparse sur ce continent américain.

Nous en ressentirons un orgueil bienfaisant, nous deviendrons mieux conscients de notre grand héritage et de notre mission, et nous

reprendrons, après ces agapes fraternelles, la route de l'avenir avec des nerfs moins tendus et l'âme plus confiante.

R. Dion-Lévesque
L'Impartial (Nashua) 26 mai 1949

*Notre Centenaire F.-A. fera
Epoque dans nos Annales*

Les préparatifs en vue du grand Congrès Franco-Américain qui aura lieu les 28 et 29 mai à Worcester, sont presque terminés et l'intérêt le plus vif déborde dans tous les centres qui prendront une part active aux fêtes.

Ce congrès prend de plus en plus d'ampleur à mesure qu'on approche de la date qui deviendra mémorable dans les annales de notre histoire d'un siècle.

Ainsi que le disait récemment Me René Brassard de Worcester, président du comité général d'organisation, dans une invitation lancée à toutes les associations et à tous les clubs franco-américains de la Nouvelle-Angleterre, un centenaire, c'est une date importante dans la vie de n'importe quel peuple. C'est une date encore plus importante pour nous, qui sommes un peuple jeune, se débattant pour survivre au milieu du grand tout américain. Que nous soyons en mesure de célébrer tient presque du miracle. C'est un triomphe pour le passé et une garantie pour l'avenir. Et il n'est pas difficile de voir en tout cela le doigt de la divine Providence. Aussi le Révérend P. Thomas Marie Landry, dominicain, secrétaire du Comité d'Orientation Franco-Américaine, avait-il raison de dire, l'autre jour, que la célébration de notre centenaire est un devoir moral pour tout Franco-Américain.

Pour ceux qui ne pourront pas être de corps à Worcester pour ces prochains jours mémorables, qu'il y soient en esprit et par tous les moyens d'encouragement à leur disposition pour faire de ces fêtes du centenaire de Notre-Dame des Canadiens de Worcester, le centenaire vivant de l'avènement des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre dans la grande vie libre des Etats-Unis.

En notre petite ville il semble qu'un regain d'intérêt et de renouvellement de ferveur patriotique de vie "franco-américaine" se révèle à l'évocation de la toute prochaine célébration de ce grand événement, et il est réellement bon de constater la bonne volonté qui se révèle et s'active, dans nos écoles paroissiales, en réponse à l'appel lancé de s'unir en cet événement d'importance majeure pour notre jeune race.

La Liberté (Fitchburg, Mass.)

*En Amérique Française
Le gros événement des jours prochains*

Le congrès de Worcester sera, devrait être, en tout cas, le gros événement des jours prochains, en Amérique française.

Nos lecteurs n'ont pas besoin qu'on insiste longuement sur ce point.

L'émigration aux Etats-Unis est l'un des faits les plus graves de notre histoire comme peuple. Elle a fait naître des problèmes qui vont se multipliant de jour en jour et dont l'acuité croît, pour ainsi dire, avec les heures.

Par leur élite, et nous prenons le mot dans son sens le plus large, les Franco-Américains entendent concilier avec leur fidélité au pays qui n'est plus simplement, pour la plupart d'entre eux, celui de leur adoption, mais celui de leur naissance, la sauvegarde de leurs plus hautes convictions propres, de la plus noble part de leur héritage ancestral.

Comme le disait récemment encore l'un d'eux: *Nous voulons être des Américains avec un visage catholique et français.*

La situation de ces émigrants et de leurs fils n'a jamais été facile. Ils arrivaient pauvres pour la plupart, dans un pays où ils avaient pour ainsi dire tout à créer. Ils ont bâti des paroisses, des écoles; ils se sont fait une place dans la vie politique et sociale. Il est telle ville, comme Manchester, par exemple, où depuis de longues années la direction des affaires municipales est entre leurs mains. Ils ont fondé de puissantes organisations économiques.

Mais ces succès, qu'on ne saura trop admirer et dont il faut les féliciter, ne supprimaient point les facteurs qui menaçaient l'intégrité de leur vie catholique et française, l'ambiance anglicisante et protestantisante, ou religieuse, qui ne pouvait manquer de peser sur eux.

Au début, tout près encore de leur pays d'origine, peu familiers, pour un bon nombre, avec la langue de leurs voisins, ils devaient éprouver un plus vif besoin de se serrer les coudes. Leurs esprits dirigeants avaient été, pour la plupart, formés dans les grandes institutions du Canada français, ils en gardaient la profonde empreinte.

Mais, à mesure que le temps passait, ils se familiarisaient davantage avec la langue d'usage commun dans le pays, ce qui tendait automatiquement à multiplier leurs contacts avec leurs voisins de langue anglaise. Leurs enfants grandissaient dans cette atmosphère.

Mais, par leurs chefs les plus compétents, les plus conscients de ce que représente pour eux de valeur morale, intellectuelle, matérielle même, la conservation de leur vieil héritage, les Franco-Américains entendent s'opposer de toutes leurs forces aux pressions et aux influences délétères.

De là la convocation et l'organisation du congrès de Worcester. On a choisi cette ville parce qu'elle est, pour ainsi dire, au centre de la Nouvelle-Angleterre et que les traditions franco-américaines y sont déjà fort anciennes. On a choisi cette année parce qu'elle correspond

à peu près au centenaire de naissance de la vie catholique et française organisée dans les Etats de l'Est.

Ainsi que nous l'avons plus d'une fois noté, il ne s'agit point d'une improvisation et l'on ne vise pas simplement à monter une brillante manifestation.

Le congrès, qui reprend la tradition depuis un certain temps apparemment délaissée des *conventions nationales*, est projeté depuis longtemps. Il a été soigneusement préparé.

Il y aura des manifestations publiques, c'est entendu, et cela était nécessaire; mais, c'est d'abord l'occasion de réunir des représentants de tous les groupements franco-américains de la Nouvelle-Angleterre, de les faire se mieux connaître, de leur donner à tous une plus vive conscience de leur individualité propre, de la noblesse de leur héritage français, de l'impérieux devoir qu'ils ont de le conserver, d'en assurer la transmission à leurs enfants.

Ce sera surtout l'occasion de proposer à tous les éléments catholiques d'origine française un programme d'action, patiemment élaboré par quelques-unes des meilleures têtes franco-américaines et qui, ratifié, complété peut-être par les congressistes, constituera la charte, la feuille de route des années futures.

Le congrès est l'aboutissement de longs travaux. Il marquera, avant tout, le début d'un nouvel et patient effort.

Les hommes qui ont conçu et monté cette entreprise sont d'esprit trop réaliste, ils ont trop l'expérience de la vie et des oeuvres, ils connaissent trop la situation qui est la leur, ainsi que les dangers qui les menacent, pour s'imaginer qu'il suffira, pour assurer l'avenir, d'avoir réuni à Worcester, samedi et dimanche prochain, des centaines et des centaines de Franco-Américains, de leur avoir, pour ainsi dire, fait prendre en ces jours un bain de patriotisme et de fierté.

Ils savent qu'il faudra lutter encore et toujours. Le congrès, répétons-le, ne sera qu'un incident dans cette longue lutte, qu'un *moyen* au service de la Cause.

Déjà, il a provoqué dans la presse et dans les sociétés franco-américaines un remarquable sursaut d'activité.

Et ce n'est là qu'un commencement. L'on compte bien entretenir et activer ce feu sacré.

Les premiers efforts ont porté sur les Etats de l'Est. C'est là que se trouvent, si nous faisons abstraction de la Louisiane, les groupes les plus nombreux. C'est là que vivaient les initiateurs du mouvement que l'on avait d'abord chance de travailler avec le plus de succès.

Puis, l'on comptait probablement que, pour ce début, mieux valait limiter le champ de travail, ne pas trop disperser les efforts, que l'on aurait ainsi de plus grandes possibilités d'action féconde.

Mais les pensées et les regards se portaient bien au delà de la Nouvelle-Angleterre proprement dite.

Déjà, du reste, le congrès de Worcester a suscité au loin d'intéressantes réactions. Des Franco-Américains de la côte du Pacifique ont exprimé le désir d'y participer; ils y seront représentés.

Et l'on peut espérer que, graduellement, le mouvement s'étendra, apportant aux organismes locaux, aux groupes dispersés un peu partout, un regain de vie et facilitant les collaborations futures.

Les nouveaux moyens de communication sont en train de supprimer, pourrait-on dire, les distances. Pourquoi n'aideraient-ils pas au rapprochement intellectuel et moral des groupes?

Nous serions peut-être surpris de ce qui subsiste encore de vie française dans certains coins que nous avons perdus de vue.

Surpris peut-être aussi de ce que recèlent encore de vitalité insoupçonnée des foyers que l'on pouvait croire à jamais éteints.

La question de la langue tiendra forcément au congrès un rôle de premier plan.

La langue est la clé qui assure la plus intime collaboration avec le passé, qui permet l'accès à tous les trésors ancestraux, à l'une des plus hautes civilisations que le monde ait connues. Elle est aussi pour nous — là-dessus il n'y a guère de divergences d'opinion dans les milieux mixtes — un élément de conservation religieuse. Forcément, elle reste l'un des plus puissants instruments de liaison qui puissent exister entre les fils d'une même race.

Puis, la langue de nos pères est, en même temps, une langue universelle, parlée par des millions et des millions d'hommes sur tous les continents, la langue seconde des élites cultivées dans la plupart des pays de l'univers. Elle a une valeur économique propre, à laquelle beaucoup ne pensent pas assez. — *Mais, permettez-moi de vous le demander*, disions-nous un jour à un ami de la Louisiane, qui venait incidemment de rappeler qu'il avait en Asie mineure représenté l'une des grandes compagnies pétrolières des Etats-Unis, *pourquoi étiez-vous là? — Mais, tout simplement, parce que je parle français. C'est le français qui, dans ces pays, est la langue seconde des gens instruits.*

D'ailleurs, les Franco-Américains savent ce que leurs voisins de langue anglaise dépensent pour apprendre notre langue, pour acquérir une richesse qu'eux n'ont qu'à conserver, qu'ils trouvent pour ainsi dire dans leur berceau. Ils seraient presque criminels de dédaigner un pareil trésor, de gaspiller un pareil héritage.

Et, surtout, qu'ils ne s'exposent point à mériter, de la part de leurs enfants, le douloureux reproche que nous avons entendu tomber des lèvres d'une jeune Louisianaise, incapable, au milieu de ses compagnes, de s'exprimer dans la langue de sa race: *Et, pourtant, si mes parents l'avaient voulu, moi aussi je parlerais français....*

Tous ces jours prochains, songeons donc aux Franco-Américains.

Nous avons parmi eux d'innombrables parents. Associons-nous par la pensée, par le coeur, à leurs travaux, à leurs espérances, à leur volonté de vivre.

Omer Héroux

Les Franco-Américains

Nos cousins les Franco-Américains célébraient récemment le centenaire de leur implantation permanente aux Etats-Unis. Les circonstances historiques de ce mouvement vers le sud, qui s'est poursuivi jusqu'au début de ce siècle, touchent directement à l'histoire de notre pays. La vie des Franco-Américains est une expérience que l'on peut apprécier de manières fort différentes; c'est une expérience qui peut servir de leçon, mais c'est aussi un fait accompli, comme toute expérience. C'est en tant que fait accompli qu'elle nous intéresse particulièrement aujourd'hui.

Le "fait" franco-américain est une preuve de la vivacité de la culture française. Cette culture française ressort pour ainsi dire davantage parce qu'elle se confronte quotidiennement avec la culture anglo-saxonne et le mode de vie qui s'en ressent.

Les Franco-Américains offrent donc aux Canadiens de langue française le magnifique exemple de la fidélité à leur culture. Cependant, cette fidélité semble heureusement avoir pour but moins un attachement purement idéaliste que la conservation et aussi le développement d'une culture éminemment utile lorsqu'elle se manifeste au milieu d'une population qui ne possède que la culture anglo-saxonne. Les Franco-Américains jouissent donc d'une richesse double de celle de leurs compatriotes qui sont simplement anglophones.

Nous pouvons nous réjouir d'être dans le même cas.

Photo Journal (Montréal)

Généreux précédent

On s'est réjoui, dans les milieux franco-américains, de constater qu'un journal de langue anglaise de Worcester, Mass., le "Worcester Telegram," avait publié de longs extraits, en français, d'un discours prononcé par l'honorable Henry Cabot Lodge, jeune, à l'occasion du congrès du centenaire des Franco-Américains.

Des attentions délicates de ce genre sont toujours très appréciées. Récemment, par exemple, il nous a fait plaisir de signaler qu'à l'occasion de la Semaine du français dans nos écoles protestantes, un journal de Toronto avait publié en français un compte rendu de cet événement. Il appert, toutefois, que ce qu'a fait le "Worcester Telegram" est sans précédent en Nouvelle-Angleterre.

Canadiens ou Américains d'origine française, nous sommes facilement touchés par des initiatives comme celles-là: c'est d'ailleurs un trait de notre tempérament. Nous cherchons à rendre au centuple le bien qu'on nous fait.

Tout en nous réjouissant avec les Franco-Américains, exprimons le voeu que leurs concitoyens anglophones ne se limitent pas à des manifestations "imprimées." C'est d'ailleurs le souhait que nous émettons chaque fois qu'une initiative de ce genre se produit dans notre pays. Aux écrits et aux paroles, l'on préférera toujours les actes et, par conséquent, aux beaux compliments, une franche collaboration.

Joseph Bourdon
Montréal-Matin (Montréal)

Il faut monter la garde

D'un peu partout nous arrive des rapports de défection, de glissades de la part de Franco-Américains qui jettent par dessus bord ce qui leur reste de l'héritage de traditions ancestrales si éminemment chrétiennes et françaises et du doux parler de leurs devanciers du Canada et du coin de terre américaine où leurs pères étaient venus s'établir pour devenir de bons citoyens américains, tout en conservant le précieux legs des aïeux, dans une terre libre où la constitution même du pays, leur assure la liberté de conscience, de penser et de s'exprimer de la façon qui leur plaît.

Ces lâcheurs, s'ils n'ont pas la conscience nationale complètement oblitérée, ont dû trouver un semblant quelconque de motifs qu'ils jugent suffisants pour justifier leur acte de transfuge.

C'est peut-être le simple effet du moindre effort. Il est si facile de parler l'anglais quand on entend à coeur de jour cette langue, au travail, sur la rue, à la radio et quand on la lit à toutes les affiches, sur les panneaux de réclames et à pleines pages de journaux à gros tirage et de magazines aguichants.

Peut-être ces lâcheurs ont trouvé des exemples entraînants chez la gent plus lettrée des hommes de profession de leur race, mais qui ont négligé le français, le parle mal, rarement et parfois pas du tout.

Peut-être aussi nos sociétés mutuelles nationales qui autrefois, étaient des centres sociaux ou on se réunissait fréquemment, parce qu'elle n'ont pas su ou pas pu trouver une formule nouvelle, n'ont plus cette attraction et n'ont plus l'influence bienfaitrice qu'elles avaient, il y a une ou deux générations en arrière.

Peut-être n'avons-nous pas de chefs véritables, du moins de la trempe de ceux qui il y a 30 et 50 ans passés, jetaient les bases de nos paroisses et de nos sociétés franco-américaines, prêtres, médecins, avocats, commerçants dévoués, fermes et clairvoyants qui entretenaient le feu sacré.

Le souffle matérialiste et utilitaire qui passe aujourd'hui sur toute chose en y laissant un épais manteau de grisaille, a fini par faire mourir toutes ces initiatives et tous ces dévouements.

On pourrait ainsi trouver des motifs de ces trahisons en grand nombre encore, il ne faut pas en douter, mais ceux, énumérés plus haut, peuvent être contrôlés par toute personne qui observe un peu.

A côté de ce triste bilan, si nous voulons réagir, il faut trouver des remèdes.

Si on veut du français, il faut en mettre soi-même dans sa vie intime puisque la vie publique américaine s'alimente d'anglais.

Ceci veut dire qu'au foyer et chaque fois que nous sommes entre Franco-Américains, il faut parler français.

Pour alimenter notre vocabulaire et nourrir notre cerveau de Français, il faut lire du français, donc être abonné à des journaux et des revues en langue française, en commençant par ceux qui sont publiés dans la région que nous habitons.

Il faut aussi que les parents s'intéressent à la manière dont leurs enfants qui fréquentent les écoles franco-américaines, apprennent la langue ancestrale.

Il faut aussi que chacun, suivant ses capacités, encourage les mouvements franco-américains, de paroisses et de sociétés, de commerce et d'oeuvres de bienfaisance. Charité bien ordonnée commence chez-soi.

Nos groupements sont les instruments tout trouvés pour faire notre propagande intelligemment et avec profit, mais à condition que chaque Franco-Américain lui accorde son appui.

C'est dans le cadre naturel de nos institutions franco-américaines que la survivance franco-américaine a pu durer jusqu'à ce jour: nos paroisses nationales, nos sociétés nationales, notre presse, même avec sa pauvreté, ses lacunes, ses omissions, car sans elle nous serions un groupe aphone.

Ces mêmes institutions, aujourd'hui peuvent encore conserver ce que nous avons de plus précieux et que nous devons préserver pour en enrichir notre pays.

Mais il faut que chacun de nous le comprenne et passe à l'action pratique.

Chaque défaillance nous frappe individuellement, nos défaillances et celles des autres.

Si nous voulons rester bénéficiaire de deux cultures, les deux plus belles cultures du monde: le français et l'anglais, il faut que nous nous en donnion la peine.

Cela demande plus d'effort individuellement parlant, mais cela paie aussi en ajoutant à la valeur personnelle. La preuve de cela n'est plus à faire, il suffit de jeter les yeux sur les succès remarquables des

nôtres qui ont eu le courage et l'intelligence de mettre à profit les avantages d'une double culture pour le constater et cela dans tant de domaines.

Pour garder nos positions, pour prévenir les abandons, les recules et les trahisures, il faut que dans chaque foyer franco-américain, on monte la garde en créant une atmosphère propice à la culture du français et à la conservation de nos belles traditions catholiques et françaises et si l'on fait cela, on verra que le nombre des lâcheurs restera très restreint.

Laurent Galarneau
L'Avenir National (Manchester, N. H.)

Le centenaire franco-américain

C'est aujourd'hui même et demain que se déroule à Worcester, Mass., la célébration solennelle du premier centenaire franco-américain, c'est-à-dire de l'établissement des Canadiens français dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

Sans doute, il y a bien plus de cent ans qu'il se trouve des nôtres dans le pays voisin, mais c'est depuis environ un siècle qu'ils s'y comptent en plus grand nombre et qu'ils se sont mis à y organiser leur vie collective, de façon à mieux préserver leur héritage catholique et français.

Ils sont incontestablement de loyaux citoyens de leur nouvelle patrie; ils ont contribué et contribuent de tous leurs efforts à son bien et à son progrès, mais ils ne veulent pas moins sauvegarder leurs caractéristiques essentielles particulières, ainsi qu'il leur est permis de le faire.

Cette oeuvre de préservation est cependant parfois très difficile, on le conçoit, dans un pays où la masse de la population possède des croyances, une langue et une culture fort différentes des nôtres.

Des dangers constants et considérables pèsent sur une faible minorité dans une pareille condition. Il se produit presque inévitablement des défections.

C'est à la gloire et à l'honneur d'un grand nombre de Franco-Américains d'avoir pu surmonter ces dangers, contre lesquels il y a toujours à lutter, avec toute l'énergie et la vigilance qui s'imposent.

Aux assises de Worcester, on étudiera la situation. On fera valoir ce qui s'est fait dans le passé — et il s'agit d'accomplissements considérables — puis l'on envisagera aussi l'avenir, afin de déterminer la ligne de conduite à suivre pour qu'il soit vraiment fructueux, du point de vue fidélité aux traditions catholiques et françaises.

Les congressistes seront donc appelés à étudier et à adopter, avec certaines modifications ou précisions, s'il y a lieu, un manifeste préparé avec soin par le Comité d'Orientation franco-américaine.

LA VIE FRANCO-AMERICAINE

La venue du congrès a suscité beaucoup d'intérêt et d'enthousiasme chez tous les nôtres des Etats-Unis, et aussi, il va sans dire, dans le Québec et dans les autres provinces du Canada où vivent des Canadiens français. On comptait sur la présence de délégués de nos diverses organisations nationales en Amérique du Nord, et les journaux nous apprendront sans doute bientôt qu'elles y étaient en effet toutes représentées.

Il ne s'est pas tenu de réunions du genre, chez les Franco-Américains, depuis presque 50 ans, leur dernière et neuvième Convention nationale étant celle qui eut lieu en 1901 à Springfield.

Mais, depuis un demi-siècle, on se déplace plus volontiers pour des événements pareils, et c'est ce qui permet de croire que le congrès de Worcester aura un succès sans précédent dans les annales de la Franco-Américaine.

Il ne s'agit pas simplement ici d'un succès immédiat, dû à l'éclat des manifestations, mais aussi et même surtout de celui qui prévaudra indéfiniment, grâce aux décisions prises, à l'orientation donnée pour apporter à la vie catholique et française de nos gens d'outre-quarante-cinquième un regain de chaleur, de détermination et de rayonnement qui leur sera très salutaire et qui ne manquera pas non plus d'être bienfaisant pour tous les autres groupements de race française sur le continent nord-américain.

Henri Lessard

Le Droit (Ottawa) 28 mai

Au grand ralliement

Tous les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre sont en mouvement et se préparent à être représentés au ralliement de Worcester.

Les têtes dirigeantes de ce déploiement de nos forces parlent de la présentation d'un manifeste qui serait en sorte un acte de foi du franco-américanisme.

Au cours des conventions ordinaires on présente des résolutions, les organisateurs de la prochaine convention parlent d'un manifeste.

Il est à souhaiter que ce manifeste ne soit pas aussi vague que ces nombreuses résolutions qu'on accepte en applaudissant furieusement et qui sont oubliés dès le lendemain.

Il ne suffit pas seulement de présenter tout un programme de résolutions en des phrases ronflantes et bien tournées.

Ce qui a toujours fait défaut dans nos grandes assises est le fait que l'on présente toute une série de belles idées, on parle de tout ce qui nous touche de près et de loin. On donne du travail pour des années à venir.

Mais ces résolutions ne donnent jamais un programme d'action comment développer et atteindre, pour le bien de tous, les oeuvres franco-américaines qu'on dit être si nécessaires pour notre survivance.

Il ne suffit pas de dire que l'on doit aider la presse française, aider à la diffusion de la chanson française, aider nos oeuvres de jeunesse, combattre le communisme sous toutes ses formes, aider nos écoles paroissiales, créer des bourses scolaires, organiser des soirées françaises, etc.

On devrait présenter moins d'idées, mais des idées accompagnées d'un programme d'action, définir comment atteindre le but désiré et nommer des comités représentatifs pour mettre en exécution ces idées.

Prenons pour un: encourager la chanson française. Si on veut réellement la diffusion de la chanson française que l'on ne s'occupe que de cela jusqu'à la prochaine convention. Que des comités soient nommés dans tous les centres pour développer la chanson française, que l'on organise des concours de la chanson française, des soirées musicales avec de beaux prix, que l'on distribue des volumes de chansons françaises dans nos écoles, que l'on en donne comme prix, non pas quelques-uns, mais bien des centaines et des milliers de ces recueils de chansons. Qu'on ne parle et qu'on ne vive que pour la chanson française. Qu'on chante ces belles chansons françaises dans nos réunions de sociétés, et cela, pendant des années, que l'on organise des conférences, des lectures sur la musique française, que ce soit le mot d'ordre par excellence: la chanson française.

Or après quelques années il en restera certainement quelque chose. Puis à une prochaine convention qu'on adopte une autre idée et que cette idée soit chauffée à blanc pendant des années.

Malheureusement on présente une belle série de résolutions, mais jamais un comité est nommé pour actionner ces idées, et au lendemain des conventions on n'en parle plus. Aucune direction n'a été donnée, et aucun groupe ne prend le devant pour en faire une réalité. On attend que l'autre délégué agisse et c'est ainsi que le rêve passe.

Il est à souhaiter que le manifeste du grand ralliement de Worcester soit différent de ces résolutions de nos grandes conventions nationales.

Edouard Fecteau
Le Courrier (Lawrence, Mass.)

La Fédération Catholique F.-A.
Quelques faits sur ses activités de 1916 à 1934
Oeuvres d'ensemble des nôtres depuis

Tout est association, organisation ou fédération autour de nous dans le monde aujourd'hui. Seules les élites franco-américaines s'obstinent, par manque de courage à ce que les Franco-Américains

aient leur grande fédération à eux et préfèrent nos émiettements individualistes de quelques centaines par-ci et de quelques milliers par-là qui deviennent la proie facile de l'assimilation et nous font perdre des fondations et des oeuvres franco-américaines comme Saint-Zéphirin de Cochituate, le Christ-Roi de Hudson et Sainte-Marie de Claremont à part des autres que nous ne connaissons pas encore.

A l'approche de notre centenaire, il est donc bon de rappeler les bienfaits d'une fédération en mentionnant quelques faits des activités de la Fédération Catholique Franco-Américaine, Inc., qui a joué un rôle chez nous de 1916 à 1934 et qui est passée depuis à l'inactivité.

C'est le 25 septembre 1916 que cette Fédération eut sa première réunion à Woonsocket sous les auspices de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique et son premier congrès suivit le 4 février 1918 à Fitchburg. Elle prélevait alors une bourse de \$50,000 au profit du collège l'Assomption de Worcester. Elle protestait aussi contre le projet de loi Huddleston qui voulait empêcher de divulguer certaines machinations secrètes de la Franc-Maçonnerie. Puis un comité d'urgence enquêtait sur la véritable teneur de la proclamation du gouverneur Holcomb du Connecticut, mais il était décidé de ne rien faire jusqu'à ce que les intentions du programme du Comité de l'Américanisation aient été connues.

Une campagne dans la région en faveur du collège l'Assomption rapportait \$67,180.57. On protestait ensuite contre la loi Chamberlain, semblable au bill fédéral Smith, qui voulait passer à l'Etat du Massachusetts le contrôle sur les écoles publiques et privées.

En mai 1920, une lettre de protestation était adressée à certaines communautés religieuses qui se servaient exclusivement de l'anglais en récréation. Puis la Fédération s'intéressait à l'abbé Bédard et au Mont-Saint-Charles et commençait une campagne de souscription sous la direction de M. Joseph Lussier avec le concours de l'Association des journalistes. Cette campagne recevait \$32,078.37.

En décembre 1920, l'évêque de Springfield protestait au nom de la Fédération contre la clause des programmes politiques ayant trait à la création d'un ministère de l'Instruction publique à Washington. La Fédération protestait aussi contre le projet de loi Smith-Towner, qui avait le même but, et le bill était défait.

Au congrès de Manchester, le 30 mai 1921, il était question d'affiliation au National Catholic Welfare Council, mais la proposition était remise. Puis sur l'initiative de la Fédération, il y avait réception au maréchal Foch à Leominster et à Woonsocket.

La Fédération appuyait la candidature de Me Elphège Daignault au poste de juge de la Cour suprême du Rhode-Island. Elle faisait peu après une lutte acharnée au Peck Educational Bill au Sénat du R.-I. et remportait la victoire. Une réorganisation de la Brigade des

Volontaires se faisait aussi par souscriptions des conseils de la Fédération.

En 1922, la Fédération faisait imprimer 10,000 exemplaires de la conférence sur "L'Amitié française d'Amérique" que fit l'Abbé Lionel Groulx au congrès de septembre 1921 dans la salle de la C. M. A. C. de Lowell.

Le 15 février 1923, elle s'objectait au projet de loi présenté à la législature du Connecticut décrétant que le médium d'instruction et d'administration dans les écoles publiques et privées serait la langue anglaise jusqu'en 6ème classe. A la même date, l'Orégon votait une loi abolissant les écoles catholiques. La Fédération souscrivait \$100 pour faire invalider cette loi par appel à la Cour suprême à Washington.

La même année, elle votait \$100 à l'hôpital Notre - Dame de Central Falls. Puis elle secondait les sociétés de Lewiston et Auburn dans leur lutte pour la conservation de la paroisse Sainte-Croix. Un recensement des Franco-Américains lui indiquait un manque d'écoles et de prêtres et l'isolement de plusieurs de nos familles franco-américaines. En mai 1924, elle étudiait la situation religieuse des Franco-Américains dans le Maine.

Le 15 décembre 1924, il était question de "La Sentinelle" et de la discussion de Jalbert et Robert au congrès de Willimantic et Elie Vézina y disait qu'il croyait que "la Fédération n'existera qu'avec le concours et les talents de toutes les sociétés sans en excepter une".

Le 16 juin 1925, la bourse Naggiar de 15,000 francs était obtenue du directeur de propagande française à l'étranger.

Puis les archives font mention de dons de \$100 à l'hôpital Louis Pasteur de Worcester, de \$200 au Mont-Saint-Charles; de \$100 à l'Union des Franco-Américains du Connecticut pour l'organisation d'un prochain congrès; de \$100 à un boursier; de \$100 à la campagne de Charité et à la Propagation de la Foi; de \$50 au collègue l'Assomption et au Mont-Saint-Charles pour prix de fin d'année en 1932.

Il y eut protestation contre la persécution des catholiques au Mexique; organisation du banquet de 800 convives en l'honneur du sénateur Félix Hébert du Rhode-Island au Statler de Boston; demande d'une bourse additionnelle pour un autre étudiant obtenue en 1931 par les efforts du Conseil Fédéral; protestation contre le projet de loi établissant un bureau fédéral d'éducation à Washington en 1931; pétition en faveur du jeune Roland Bousquet du Massachusetts, accusé de meurtre, afin d'obtenir commutation de sentence; lettre de bienvenue au nouveau délégué apostolique, S. Exc. Mgr Fumasoni Biondi, et présentation d'une bourse de \$500 lors d'une visite à Mgr Charles Dauray, à Woonsocket, Rhode-Island.

Les franco-américains sincères attendent un programme d'action sans précédent dans notre histoire. C'est pourquoi ils se ruent par milliers vers Worcester.

Edouard Fecteau
L'Etoile (Lowell, Mass.) 24 mai 1949

C'est la centième année
"La cinquantième année sera pour vous
un jubilé; il sera sacré pour vous." — Lév.

Mai 1949 nous amène au deuxième jubilé de l'établissement définitif des Franco-Américains en Nouvelle-Angleterre parce qu'il marque l'ouverture de la centième année depuis la fondation de la première paroisse franco-américaine: Saint-Joseph de Burlington, Vermont.

C'est donc un nouveau jubilé pour nous et il doit être sacré à plus d'un titre. Car, voyez-vous, si Verrazano a parcouru nos côtes il y a quatre siècles au nom du roi de France, si des Français et des Canadiens français ont sillonné l'Amérique en tous sens depuis trois siècles et ont été les pionniers de la plupart de nos diocèses américains d'aujourd'hui ainsi que nous le rappelle le Catéchisme d'Histoire Franco-Américaine, tout ce qui nous reste d'historique de ces siècles écoulés ce sont les récits héroïques de ces périodes de colonisation et de la participation de devanciers de notre race aux événements de la patrie américaine, et environ quatre mille noms bien français sur la carte des Etats-Unis.

Et ainsi, les nôtres qui sont venus au pays jusqu'à il y a un siècle n'ont fait que briller en passant et sont disparus pour la plupart, sauf en quelques endroits isolés, noyés dans le grand tout américain, parce qu'ils étaient seuls ou peu nombreux et n'avaient pas la paroisse franco-américaine, telle que nous la connaissons aujourd'hui, pour les rallier à leur foi et à leur langue.

C'est donc la paroisse franco-américaine, chef-d'oeuvre du phénomène miraculeux de la survivance chez nous, qui est la raison première du fait historique que depuis un siècle quelque dizaines de milliers de Canadiens français soient devenus le million de Franco-Américains d'aujourd'hui en Nouvelle-Angleterre. Et à cause de cela, elle est devenue pour nous un symbole, dit l'un de nos meilleurs penseurs, et le centenaire d'un pareil symbole doit briller partout du plus grand éclat possible jusque dans les moindres ramifications de la race, en nos jours où des persécuteurs sortis de notre sein cherchent à détruire l'oeuvre primordiale de la paroisse franco-américaine: la conservation de notre foi et de notre langue.

Et il y a lieu pour nous de nous réjouir pendant toute l'année du centenaire afin de nous rendre compte des prodiges de civilisation catholique et française accomplis en nos milieux par la paroisse franco-

américaine et de nous bien convaincre que c'est elle qui nous a faits ce que nous sommes et que les générations de demain resteront franco-américaines en autant seulement que la paroisse franco-américaine se maintiendra bilingue comme elle l'a toujours été, en la plupart des endroits chez nous, depuis sa fondation il y a un siècle.

Ces fêtes du Centenaire s'ouvriront demain à Worcester sous les auspices de la Fédération des Sociétés Franco-Américaines du comté de Worcester et du Comité d'Orientation Franco-Américaine. Il y aura séance d'étude, banquet, bal, puis dimanche messe solennelle à Notre-Dame des Canadiens, dévoilement d'une plaque commémorative du Centenaire, déjeuner et festival de la bonne chanson à l'Auditorium, avec promulgation du manifeste franco-américain.

Le 26 juin prochain, il y aura dévoilement d'un monument de Ferdinand Gagnon, Père de la presse franco-américaine, à Manchester, N.-H., à l'occasion du centenaire de sa naissance. L'automne nous amènera le cinquantenaire de la Société Historique franco-américaine à Boston. Des fêtes du Centenaire Franco-Américain seront à l'ordre du jour toute l'année dans nos divers centres de langue française de Nouvelle-Angleterre. Puis notre centième année se terminera glorieusement en mai 1950 par les fêtes du cinquantenaire de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique et du Centenaire Franco-Américain aux hôtels Copley-Plaza et Statler avec la publication de l'Histoire des Franco-Américains par Robert Rumilly.

C'est véritablement le Centenaire des Franco-Américains en Nouvelle-Angleterre que nous célébrerons et il vient à son heure. Non pas que notre civilisation bilingue ait atteint son apogée, car elle a les organismes voulus pour briller d'un plus grand éclat au cours d'un deuxième siècle, mais elle est envahie dans son sein même par une école des nôtres qui ne comprend et qui ne veut dans nos milieux que l'unilinguisme de la patrie américaine, et menace sur ses bases mêmes la paroisse franco-américaine en plus de l'ambiance délétère des concitoyens qui n'entendent pas tout de notre culture catholique et française.

C'est cette course effrénée à l'assimilation en trop de nos centres, non pas en Californie et en Louisiane, ni même au Michigan, en Illinois ni au New-York, où tout est perdu sauf en certains centres isolés, mais ici même dans notre région, qui a été l'inspiration de toutes nos célébrations à venir du Centenaire afin de proclamer à la face de la patrie et de l'univers que nous avons été des citoyens loyaux et patriotes et que nous avons apporté à notre patrie américaine le rempart de notre foi catholique contre le communisme et la culture de notre langue française qui lui sera de plus en plus utile avec les années dans ses relations internationales.

Puisque la paroisse franco-américaine avec son église et son école, et la société et le journal qu'elle inspire, est le secret prodigieux de

notre survivance depuis un siècle, que faut-il penser de ceux qui veulent y porter atteinte, la détruire et la faire servir à notre anglicisation?

Trois fois traîtres sont ceux qui, au nom du catholicisme moderne adapté à la patrie, font mainmise et main basse sur la paroisse franco-américaine par leurs tactiques tyranniques d'assimilation à longue ou à brève échéance. Jamais la religion du Christ ne pourra être transmise en langue française aux générations franco-américaines de demain par un clergé formé uniquement en anglais à l'américaine aux phrases secondaires et spécialisées de la formation. C'est assez difficile de trouver des patriotes aujourd'hui chez notre clergé à formation classique française ou bilingue, et à formation philosophique et théologique par le truchement de l'anglais dans une atmosphère qui n'a rien de franco-américain. Et c'est cette formation, totalement anglaise ou américaine, exigée apparemment de plus en plus dans certains des diocèses de notre région, qui faisait dire récemment à l'un de mes bons curés que le Connecticut et le Vermont étaient perdus pour nous.

Et si la coutume se répand dans les autres diocèses de la région, comme elle a tendance à le faire, le clergé idéal de demain pour nos paroisses franco-américaines ne se trouvera plus chez les prêtres séculiers, mais dans les congrégations religieuses qui auront assuré la meilleure culture bilingue à leurs sujets dans leurs propres institutions. Mais à ce sujet, il faut bien rappeler que de toutes les congrégations religieuses d'hommes venues de France dans la région de Nouvelle-Angleterre depuis le début du siècle, trois sont à mentalité américaine, bien que l'une garde le français où elle ne peut faire autrement, et une seule fait oeuvre franco-américaine, et ce sont les Augustiniens de l'Assomption.

Verra-t-on dans le siècle nouveau la paroisse franco-américaine renier son oeuvre et répudier un siècle d'histoire et de formation bilingue des Franco-Américains? C'est le péril à conjurer chez les jeunes générations exposées à ne comprendre que trop tard la valeur inestimable de leur culture franco-américaine. C'est la raison d'être des fêtes de la centième année. Elles rallieront les élites et les masses à des fêtes communes, le clergé, les éducateurs, les hommes de profession, les mutualistes, les journalistes, les éducatrices, les artisans, les commerçants, les industriels, les hommes d'affaires et les journaliers à des séances d'études et des manifestations publiques pour constater que notre civilisation catholique et française est celle qui nous convient le mieux, qui répond le mieux à nos aspirations et qui nous honore le plus dans la patrie américaine.

Nous commencerons la centième année en promulguant un Manifeste qui constatera que comme citoyens américains catholiques de langue française, nous avons des droits inaliénables, naturels, constitutionnels et divins, à notre existence ethnique. Il s'agit pour

nous, dit l'éminent secrétaire du Comité d'Orientation, le Père Thomas Landry, d'être unanimes à vouloir garder nos valeurs culturelles et de ne pas permettre de nous les faire enlever. Ce que Dieu nous demande c'est de rester ce que nous sommes et de continuer à vivre notre vie comme catholiques, américains et français, sans préjugés pour qui que ce soit.

C'est le centenaire d'un symbole pour nous, disait-il encore à une réunion de notre Comité des Fêtes, le 6 février dernier, parce que c'est celui du phénomène extraordinaire de la première agglomération et du premier rapprochement des nôtres sous le signe de leur foi et à l'ombre du clocher. Statistiques en mains, il nous révélait notre force en Nouvelle-Angleterre. Puis il ajoutait aussitôt que c'était tout le destin d'un peuple qui allait se jouer à l'occasion de ce centenaire, parce que de l'orientation qu'on donnera aux générations futures dépendra si nous allons survivre ou dépérir.

Le Comité d'Orientation existe, dit le Père Landry, pour redécouvrir l'idéal historique et concret que nous devons essayer de réaliser en Nouvelle-Angleterre, pour faire le dénombrement de nos forces, et pour rallier ces forces dans la poursuite de cet objectif qui doit nous être commun.

Et l'idée de célébrer le centenaire de notre première paroisse, qui a été lancée dans L'Etoile de Lowell, est une obligation morale pour nous. Et le Comité d'Orientation a jugé à propos de patronner les fêtes du centenaire. Et la place stratégique pour faire les fêtes est bien Worcester avec son église Notre-Dame des Canadiens et sa Fédération active.

Et les autres associations et centres de la Nouvelle-Angleterre ont emboîté le pas et donné leur adhésion à l'organisation de ces fêtes parce que ce centenaire est un magnifique symbole par ce qu'il représente et représentera pour nous.

Et le Père Landry fait un appel pour un lendemain des fêtes du Centenaire en ces termes: C'est un programme clair que nous désirons pour tous. Le manifeste en préparation sera la grande charte de vie franco-américaine en Nouvelle-Angleterre afin de faire valoir nos positions inattaquables et de conserver à l'Eglise et à la patrie de bons et zélés coopérateurs.

Nous résumons donc toute la nécessité toute l'importance et toute l'excellence de fêter notre centième année dans ces paroles d'un autre membre du Comité d'Orientation, le Père Dubois. C'est le temps de saisir l'occasion d'emboîter le pas pour stabiliser nos oeuvres. Tout notre système indique que nous pouvons vivre côte à côte avec les autres groupes ethniques qui nous entourent et apporter des valeurs culturelles à la patrie. La situation est grave, car, dans bien des paroisses il y a beaucoup d'indifférence au sujet du fait franco-américain. Et pourtant, nous n'avons rien à gagner à passer à l'assimilation.

Nous avons deux cultures, deux langues et ce n'est pas un fardeau lourd, surtout quand nous voyons que c'est la coutume chez nombre de peuples d'Amérique comme d'Europe. Nous avons à conserver ce que nous avons reçu par l'héritage. Nos aïeux ont fait des sacrifices pour nous donner ce riche héritage culturel. Va-t-on abandonner tout cela pour être des Yankees? Une double culture nous rend supérieurs et c'est dans l'esprit des jeunes qu'il faut inculquer cette notion.

Ce sont les manquements dans la famille, dans les sociétés, les péchés d'omission en face des devoirs à observer, qui nous ont conduits au laisser-aller de nos jours et à notre situation actuelle. Je suis un de ceux qui croient à la survivance, à la double culture des nôtres, dit le Père Dubois. Il y a du travail à faire auprès des indifférents et des nonchalants. C'est un effort, un dernier peut-être, pour montrer que nous n'avons pas fléchi et pour inspirer de la générosité à la génération nouvelle. Montrons à tous ce que nous sommes, ce que nous avons, ce que nous pouvons apporter à la société américaine sur le même pied que les meilleurs dans la patrie.

C'est dans cet esprit que les Fêtes du Centenaire de samedi et de dimanche seront pour le million que nous sommes un heureux presage pour l'avenir à l'aurore du siècle nouveau.

Antoine Clément
L'Etoile (Lowell) 27 mai 1949

Tous les chemins mènent à Worcester

Tous les chemins dans la Nouvelle-Angleterre, demain et dimanche prochain, vont conduire les Franco-Américains à Worcester où un grand événement va les rallier; la célébration du centenaire de la participation organisée de ce groupe à la vie américaine. De tous les centres où se trouvent des groupements franco-américains dans la région, des délégations officielles et des particuliers vont prendre part à ce que l'on peut appeler, nos Etats-Généreux, les uns se rendant en autobus spéciaux, d'autres par trains et par autos privées, soit pour la séance d'études qui se tiendra demain après-midi, pour adopter le Manifeste ou Credo Franco-Américain pour continuer notre survivance d'un autre siècle, ou soit pour les manifestations du dimanche ou encore pour les deux jours. Du New-Hampshire, il y a des délégations d'à peu près toutes les cours et villas de l'Association Canado-Américaine et des conseils de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique et autres groupements, partant de Berlin au nord de l'Etat à Nashua dans le sud. Tous ceux qui ont à cœur la survivance et la culture française aux Etats-Unis pour enrichir le patrimoine américain, ont les yeux tournés vers Worcester et des milliers s'y rendront pour ces fêtes tandis que d'autres milliers y seront présents d'esprit et de cœur."

L'Avenir National 27 mai 1949

XIII

Revue - Articles

Un Centenaire

“Sous peu les Franco-Américains célébreront leur centenaire aux Etats-Unis. On nous promet de grandioses fêtes à Worcester. Ceux qui pourront s’y rendre en reviendront l’âme remplie de nobles sentiments, le cœur prêt à tous les sacrifices qu’exige de nous la fierté nationale.

Voilà donc près de cent ans que la plupart de nos familles franco-américaines se sont établies dans notre pays. Elles ont fait un beau travail pour le maintien des traditions, des moeurs, des coutumes, de la langue et de la foi de nos ancêtres. Elles ont su vivre dans l’intégrité de leur esprit, elles ont su donner un ton à leur vie. Ce n’est pas une vie de déracinés qu’elles ont voulu vivre, car elles ont vite plongé leurs racines dans notre sol américain. Elles ont refusé de se laisser assimiler, de perdre le sens profond de leur esprit national.

En face de la prosaïque nécessité de gagner leur vie, elles ne se sont pas abruties. Elles ont su soupeser les valeurs.

Devant le travail gigantesque accompli par nos ancêtres nous avons le sentiment profondément religieux du “Te Deum”. En effet nous devons remercier le Bon Dieu d’avoir donné à nos pères le courage et la force. Nous le savons, ce n’est qu’à grands coups de volonté et au prix de leurs peines et misères que nos pères ont réussi à mener à bonne fin cette entreprise hardie de donner un complément direct au sang français qui coulait dans leurs veines en faisant régner l’esprit français dans leurs temples, dans leurs écoles.

Nous remercions le Bon Dieu d’avoir donné à ces pionniers l’esprit de sacrifice que demandait une telle entreprise.

Nous remercions le Bon Dieu d’avoir donné un esprit de famille très vivace à nos ancêtres.

Nous remercions le Bon Dieu d’avoir donné à nos mères la générosité de ne pas se refuser à la génération et aussi de leur avoir fait comprendre que sur leurs genoux naissait une race, et qu’il la fallait pure, noble, forte et chrétienne cette race.

Nous remercions le Bon Dieu d’avoir fait comprendre à nos pères que “l’homme ne vit pas seulement de pain” et de leur avoir donné le courage d’ériger nos églises, nos écoles, nos collèges.

Nous remercions le Bon Dieu de nous avoir fait vivre de notre esprit français et catholique.

Oui, nous le disons de grand cœur “Te Deum laudamus.”

Certains nous diront qu’en cette occasion il faut aussi psalmodier le “Miserere” et demander pardon pour nos fautes nationales.

On semble bien diriger l'antienne du côté des jeunes. On voudrait qu'eux seuls portent le fardeau de la contrition et du ferme propos comme si eux seuls avaient péché.

Que s'il faut chanter le "Miserere", que s'il faut avouer que nous n'avons pas toujours été généreux, devant la tâche qui s'impose, que nous avons eu des défections, nous le chanterons ce "Miserere" et ce sera de grand coeur, d'un coeur broyé et contrit nous ferons un ferme propos de nous amender.

Et cependant ces jeunes voudraient bien entendre d'autres voix se mêler à la leur que s'ils sont coupables de plusieurs péchés contre l'esprit de leurs ancêtres, ils sont conscients aussi que plusieurs qui leur lancent la pierre sont coupables de péchés d'omission, coupables de s'être croisé les bras et avoir pensé que la tâche est finie et qu'il n'y a plus rien à faire.

Ensemble donc battons notre coulpe et disons le Miserere.

Mais la contrition a deux visages, l'un regarde le passé et l'autre l'avenir.

Que s'il faut regretter les fautes passées, il faut pour être sincère, prendre de fermes résolutions pour l'avenir et des résolutions pratiques. Qu'au lendemain de ces fêtes nous soyons généreux, plus vaillants, plus sincères. Soyons prêts à consentir les sacrifices que nous impose la fidélité à nos traditions, sachant bien qu'il n'y a de valeur que ce qui ne se paye qu'au prix de sacrifices.

Joseph Fontaine, M. S.

Celle Qui Pleure (Attleboro)

La Franco-Américanie

Le vocable est neuf. Il fait florès malgré sa lourdeur. C'est qu'il concrétise tout un passé et bien des espoirs. Le congrès de Worcester n'est pas la moindre de ces promesses d'avenir. Les organisateurs ont constitué des comités à travers la Nouvelle-Angleterre. Ils ont dressé le programme du congrès. Il comprendra des manifestations religieuses et profanes, des séances d'études, la présentation d'un programme d'action patriotique, le lancement d'un organisme capable de mettre à exécution ce programme.

Nos compatriotes ont voulu faire consacrer officiellement par le Gouvernement américain leur présence aux Etats-Unis! Le représentant démocrate du Massachusetts au Congrès, M. Philbin, a proposé que le service postal émette une série de timbres commémorant le centenaire de l'arrivée des nôtres aux Etats-Unis. L'idée est excellente quand on sait que bien des gens ne connaissent un pays que par les timbres qu'il met en circulation! Espérons que, dans cette série l'on fera une place aux pionniers du régime français.

Le centenaire que la Franco-Américanie célébrera le 29 mai à Worcester est un peu conventionnel. Officiellement, c'est celui de la première paroisse franco-américaine, Saint-Joseph de Burlington, au Vermont. La paroisse de Saint-Joseph a cependant des concurrents à ce titre. Saint-Bruno de Madawaska, par exemple, a célébré son centenaire de fondation il y a déjà onze ans. En 1838 cependant la frontière n'avait pas été délimitée et Saint-Bruno était considéré comme faisant partie du Canada. Nous soumettons respectueusement le cas à messieurs les organisateurs du congrès de Worcester et nous souhaitons plein succès à leur entreprise!

.....(*"Vie Française" est l'organe du Comité Permanent de la Survivance française, Université Laval, Québec*).

Le Centenaire Franco-Américain

Le centenaire des établissements franco-canadiens aux Etats-Unis se célèbre cette année. Quelle sera l'envergure de la fête, je n'en sais rien, mais je crois imaginer ce qu'elle devrait être. S'il y a quelque part un Français dans le monde, et un Français qui croit, c'est-à-dire qui sait ce qu'il fait dans le concert des peuples, il devra être là. On n'exige peut-être pas la présence physique, mais si une *âme* n'y est pas présente par l'esprit et le coeur, elle trahit. Elle trahit une multitude de frères et elle-même. Je suis toujours étonné que la France de France ne sente pas ses entrailles plus amoureuxment et souvent plus douloureusement dans les pays placés plus loin que sa chair. J'ai trop besoin d'elle pour lui en vouloir, mais enfin on aimerait mieux autrement, on aimerait mieux que soit tout de suite liquidé l'intérêt de curiosité, pas plus, qui va et vient au sujet des lambeaux que nous sommes, et que cet intérêt soit remplacé par un intérêt de *vitalité*, c'est-à-dire vraiment organisé, vraiment organique, qui rendrait cette "métropole" attentive à chaque battement de vie dans ses "dépendances" spirituelles. On peut me passer les horribles mots coloniaux, en faveur des idées infiniment sérieuses qu'ils essaient d'exprimer.

Et je ne suis pas moins étonné de voir la même division régner entre la métropole américaine de la vie française, à savoir la province de Québec, l'Etat du Québec, la "république" du Québec, et les "dépendances" qui en relèvent tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Comme dans le cas de la France par rapport à nous, c'est un simple phénomène de distraction, je dis vrai, car l'époque court mais ne pense pas, ou si elle pense elle oublie ses idées partout, comme sa valise. Pourtant aussi il peut y avoir de part et d'autre un manque de simplicité. C'est ainsi que les gens de l'Ontario nous disaient, ces derniers temps, quand nous supputions les péchés de leurs universités: "Mêlez-

vous de vos affaires". La belle affaire! Vous n'êtes rien pour nous? Je pense plutôt qu'après moi-même vous êtes ma principale affaire. Otez donc un peu votre orgueil de devant ma charité, même jalouse, même hargneuse. Et plus récemment, sous la plume de notre maître à tous en journalisme, je lisais: "Il va de soi que nous n'entendons exercer sur l'entreprise des Franco-Américains aucune sorte d'impérialisme moral Qu'ils nous disent, en toute et fraternelle franchise, si nous pouvons faire quelque chose pour eux — et ce que nous pouvons faire". (Devoir, 7 mars, 1949). "Si nous pouvons faire!" C'est poli jusqu'à l'indifférence. Nous attendrons donc des *ordres* pour les serrer dans nos bras quand ils arrivent après cent ans tout trempés de tempête et d'héroïsme? Il n'y a pas de si. Il n'y a pas de ce ("ce que nous pouvons faire"). Ce que le coeur fraternel a à faire n'est pas si difficile à trouver et n'est pas une chose dont on demande la façon; si nous les reconnaissons, c'est de sauter sur eux, de pleurer sur leur cou, de les écraser de gratitude et de cadeaux. Si quelqu'un même veut se mettre à genoux, comme devant un petit frère (on ne l'avait pas vu depuis un siècle), je le permets. Non pas par sentimentalité, mais selon la vérité. Je prétends que c'est dans l'amour franc et noble entre les limites d'une race que naîtra un amour très noble et très haut d'une race à l'autre. La charité n'a pas deux lois, ni deux poids, ni deux principes. Si j'aime bien mon frère, j'aimerai mon cousin, et nous avons tous un cousinage en Adam, sans parler de Jésus-Christ. Ce que nous avons à faire, pour ces gens de notre fraternité, c'est, pendant les fêtes, de nous nouer à leurs bras, ne le voulussent-ils pas (car nous avons un intérêt placé en eux), et de telle façon idéologique et pratique qu'ensuite il n'y ait plus de distraction possible, ne leur laissons en cela qu'une très petite initiative, sans quoi ils penseront, ils auront droit de penser que nous tenons à eux pour la forme. Aucune ethnologie française forte ne vivra en Amérique avec des désintéressements pareils. Le dernier Franco-Américain est à nous, le plus branlant, le moins "fidèle" comme le dernier Colombien des Rocheuses et le dernier ou premier Français de France. Une famille est une famille. Qu'elle garde les lois du sang et son blason aura l'honneur.

Nous saluons ici par avance la Franco-Américanie. Et nous ne cherchons pas à savoir qui exerce le commandement, "impérialisme moral", — elle ou nous. Aujourd'hui, c'est elle qui est fêtée: qu'elle préside donc, qu'elle soit couronnée, et qu'elle reçoive un hommage fort comme la vie et fort comme la mort. Ici, nous nous engageons à notre devoir."

Scrutateur,
Les Carnets Viatoriens
Joliette, avril 1949

Le fossé de ligne

Un des premiers colons de Saint-Côme, en Beauce québécoise, m'a raconté qu'avant l'ouverture des routes modernes, grâce auxquelles on communique si facilement aujourd'hui entre le Canada et les États-Unis, la ligne frontière était marquée, dans la forêt du Maine, par un profond et large fossé de ligne. Cette "coulée" n'a pas empêché nos pères de se porter en masse vers les promesses de la Nouvelle-Angleterre. Car les colons des deux versants ne tardèrent pas à y tendre des ponts, et les chasseurs qui s'aventurent à travers ces bois séculaires franchissent encore, parfois, le quarante-cinquième à la faveur des perches de cèdre qui joignirent naguère la terre des érables aux États étoilés.

Or, de nos jours, les barrières de transit se sont multipliées. Et le seul fossé de ligne qui gêne encore les communications en est un d'ordre psychologique. Il semble que ni les politiques gouvernementales, ni les conditions ouvrières, ni le *modus vivendi* quelque peu étranger au nôtre ne soient des objections acquises contre la pénétration des Canadiens français en terre étatsunienne. La négligence des nôtres à maintenir des contacts et à en réaliser d'effectivement vécus vient d'autre source.

Nous ignorons trop, nous du Québec, la vie profonde, intense et fructueuse, héroïque chez d'aucuns et méritoires au plus haut point, que mènent aux États-Unis quelques milliers de nos compatriotes, parmi le million qui les habite. Lors de la célébration du premier centenaire de l'Institut Canadien à Québec, en septembre 48, l'abbé Adrien Verrette, qui nous invitait à participer à un autre centenaire, celui de la vie franco-américaine, à Worcester, a refait la synthèse des combats que les nôtres ont livrés depuis un siècle à travers les États de la grande République. Et il a conclu: "Nous sommes une présence historique qui a conquis des droits à la permanence". Pouvait-on mieux concrétiser la mission de l'élément français et catholique en Amérique du Nord?

Les générations qui se succèdent sur les bancs de nos écoles, au Canada français, apprennent que de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, et depuis le Père Marquette jusqu'à Mgr Grouard, la propagation de la foi chrétienne s'est accomplie par le génie conquérant de la pensée française. Que si les soixante mille persistants de 1760 ont produit, en moins de deux siècles, quelque six millions de descendants distribués sur le continent nord, indépendamment des frontières, le miracle s'est opéré en dépit de toutes entraves humaines, par la grâce de Dieu et l'indomptable énergie d'une élite qui ne peut pas mourir.

Le prestige de ce génie et la proléficité de ce sang devaient porter ombrage à des esprits bornés par le fanatisme racial. De chaque côté

de la ligne frontière la population catholique française est demeurée en butte à bien des tractations. Du côté canadien, il a fallu tout l'entêtement breton, toute l'ironie normande et la bonhomie angevine, pour que l'Anglais désarmé rentrât sa morgue. Mais, des deux côtés, un élément jaloux de notre culture et de notre fierté a voué à notre langue une haine à mort. Nous n'en sommes pas autrement surpris, car c'est le propre de l'ingrat que de mordre la main qui l'a secouru. Des émigrés que nous avons accueillis si généreusement en 1811, 1820, 1832, 1847, et surtout de 1850 à 1900, et auxquels nos pères ont prodigué tous les dons de leur aveugle charité, ont en retour tâché, par tous les moyens, à nous paralyser, surtout en Ontario et en Nouvelle-Angleterre. Et nous ignorons encore trop, nous du Québec, assis dans la béate quiétude du vieux-gagné, les combats de nos frères franco-américains. Nous n'allons pas assez au fond de leurs problèmes et ne connaissons guère leur histoire d'hier et leur vie actuelle.

Depuis dix ans qu'il existe, le Comité permanent de la Survivance française en Amérique s'est employé à resserrer les liens fraternels de toute la communauté canadienne-française et canado-américaine. Il a conduit aux Etats-Unis des représentants de nos sociétés nationales d'étude et d'action patriotique; il nous a fourni le privilège de rencontrer et d'entendre les défenseurs de nos droits naturels dont les combats outre-frontière auraient besoin de notre appui. Combien des nôtres, au pays de Québec, ont profité de leurs informations? Et quand, et où est-il question de nos frères, de nos parents et de nos amis canado-américains, dans les congrès d'études, les fêtes, les banquets, les revues et journaux de la province de Québec? Combien de nos vaillants compatriotes de là-bas sont invités à nous parler ici de leur situation, de leur vie sociale, de leurs travaux intellectuels et scientifiques, de leurs journaux et revues, de leurs corporations sportives, de leurs cercles artistiques? La petite Chorale Sainte-Marie de Manchester, en venant dans le Québec à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste de juin 1947, nous a émerveillés par la culture du chant dont bénéficient nos petits frères canado-américains. Combien nous avons regretté de n'être que cinq Québécois au festival de Lewiston, quelques mois plus tôt, alors qu'on faisait applaudir des centaines d'élèves canado-américains dans nos propres chansons de folklore laurentien.

En outre, il y a dans divers Etats de la grande République toute une phalange d'écrivains, sociologues, historiens, romanciers, nouvellistes, poètes et journalistes qui, dans l'expression de la plus pure langue française, donnent au monde le spectacle d'une vie intellectuelle intense et utilement productive. Et nous n'avons pas encore songé à répandre leurs productions dans nos librairies et nos bibliothèques canadiennes. Quelques rares sanctuaires de la pensée, comme l'Institut Canadien de Québec, se soucient de mettre leurs oeuvres à

la portée du public lecteur. Est-ce que chaque bibliothèque du Canada français ne pourrait pas créer une section des écrivains et des périodiques franco-américains? Je crois que le Comité d'Orientation, que l'abbé Verrette nous a fait connaître en septembre 48, à Québec, se devrait d'étendre son action magnifique jusqu'au pays du St-Laurent.

Nous ne savons que trop vaguement ce qui se fait en terre voisine. Il nous faut traverser les ponts, dans les deux sens, et plus souvent. L'occasion du présent centenaire de Worcester est opportune. Le Comité de la Survivance et la Société nationale Saint-Jean-Baptiste y seront dignement représentés. Puisse le voyage de ces pèlerins nous créer des relations nouvelles et porter à nos frères par la langue et le sang le message réconfortant d'une élite qui les aime parce qu'elle les comprend et les admire.

Le fossé de ligne n'offrira plus d'entraves du jour où nous entre-tiendrons les ponts d'une amitié constante et d'une compréhension effective de part et d'autre.

Le Travailleur (Worcester)

Alphonse Desilets

Ex-président de la Société Saint-Jean-Baptiste
et Secrétaire général de l'Institut Canadien

Chez les Franco-Américains

On ne peut assurément pas accuser nos frères de la Nouvelle-Angleterre d'indifférence raciale et d'apostasie. On sait leurs efforts et le travail accompli par eux, depuis un siècle, dans le milieu étranger où les caprices et les nécessités de l'immigration de leurs ancêtres et d'eux-mêmes en des temps plus récents les ont placés au sein d'un peuple formé, il est vrai, d'un peu tous les peuples de la terre, mais d'où est sorti, par un caprice de la géographie humaine, la nation la plus apparemment homogène de l'univers en même temps que la plus riche et la plus forte. Seuls pourtant les nôtres, groupés dans certains Etats de la Nouvelle-Angleterre, n'ont pu être totalement assimilés tout en restant parmi les plus loyaux du drapeau étoilé. Et ce serait un truisme de dire qu'ils doivent cette étonnante caractéristique et cette survivance raciale à leur clergé et à leurs sociétés patriotiques.

Voilà trois ans, les Franco-Américains célébraient avec éclat un anniversaire de l'une de ces sociétés nationales dont ils sont si fiers: la Société Historique Franco-Américaine dont l'oeuvre est immense et qui a eu sur eux une influence considérable en faveur de leur survivance ethnique. Cette célébration, disait avec orgueil et avec raison, un de leur organes parmi les plus actifs, marquait "quarante années d'étude approfondie de l'histoire des Etats-Unis et tout particulièrement, la mise en lumière, en dehors de tout parti-pris et de tout préjugé, de la part exacte qui revient à la race française dans l'évolution et la formation du peuple américain. En effet, cette Société Historique

Franco-Américaine n'est pas seulement une société patriotique mais aussi une association qui s'occupe spécialement d'histoire et qui a pour programme en particulier de réunir ses membres deux fois l'an afin de leur faire entendre des conférenciers de renom pris parmi ses membres ou qu'elle fait venir du Canada, des autres Etats de la République, voire de l'Europe.

Voilà que cette année encore, les Franco-Américains veulent comme faire un nouveau plongeon aux sources de leur vie nationale. Ils ont pris pour prétexte de diverses manifestations patriotiques préparées avec amour et piété, le centenaire de la paroisse de Saint-Joseph de Burlington, la première érigée canoniquement, dans la Nouvelle-Angleterre. Ces fêtes donnent l'occasion à nos frères de la Nouvelle-Angleterre à un nouvel examen de conscience national dont les effets seront, personne n'en doute, des plus bienfaisants pour la continuation sans défaillance de leur survivance.

A cette occasion, le vaillant "Travailleur" de Worcester, sous la direction zélée et si audacieusement patriotique de M. Wilfrid Beau-lieu, a publié un numéro spécial qui constitue un des plus précieux documentaires qui aient encore été rédigés, pourrions-nous dire "consilio manue", sur la vie nationale des nôtres aux Etats-Unis. C'est un compendium de tous les aspects de cette vie franco-américaine exprimés d'élégante façon par des écrivains et des historiens de renom aux Etats-Unis, au Canada et en France. C'est le résumé de cent années d'histoire et c'est dire que les Franco-Américains se sont profondément enracinés aux Etats-Unis et qu'en même temps ils ont fait des prodiges pour rester eux-mêmes tout en demeurant fidèles citoyens de leur nouvelle patrie. Cent ans d'histoire sont résumés dans ce numéro de notre confrère franco-américain; études historiques, littéraires, sociales, économiques; souvenirs du passé et anecdotes; portraits de gloires nationales; histoire des Acadiens dispersés dans ce territoire; trois intéressants messages de trois membres de l'Académie Française: Paul Claudel, Georges Lecomte et Geo. Duhamel; et tout particulièrement l'histoire de la première paroisse érigée canoniquement en Nouvelle-Angleterre, Saint-Joseph de Burlington, au Vermont, qui date de 1850 et qui a servi de motif aux manifestations patriotiques de cet anniversaire de la vie nationale des Franco-Américains.

Sainte-Foy

La Presse (Montréal)

Une de perdue deux de trouvées

"L'enquête, faite sur la situation franco-américaine, en décourage plusieurs qui se laissent aller au défaitisme, au "à quoi ça sert?"

Si nous envisageons nos pertes, nous constatons qu'il y a matière à réfléchir. Des institutions qui, il y a un quart de siècle, paraissaient

des bastions de la survivance, ne sont plus que des foyers d'anglicisation. Quelques paroisses où le français était à l'honneur ne sont plus françaises que de nom. Dans les réunions de certains cercles, c'est à peine si nous entendons un mot de français par ci, par là.

Il y a beaucoup de travers à déplorer un peu partout.

Mais à toute chose malheur est bon. La lutte qui s'est faite autour de l'abolition du français dans quelques églises a eu l'heure de réveiller de nombreuses énergies somnolentes. Le cri d'alarme a été jeté. Les bonnes volontés se sont groupées afin de repousser les assimilateurs et de reprendre le terrain perdu.

Si ceux qui désirent notre disparition hâtive dans le "melting-pot" américain n'avaient pas brusqué les événements, en tentant de transformer du jour au lendemain des paroisses nationales en paroisses mixtes ou même territoriales, il est probable que nous dormirions encore.

La Providence veille sur le peuple qui a fourni tant de missionnaires à la propagation de la foi. Elle ne peut pas permettre le prolongement indéfini d'injustices criantes. Elle reconnaît les bonnes volontés de ceux qui ont foi en Elle.

Donc par toute la Nouvelle-Angleterre, une vague de réveil national semble atteindre tous les foyers. La Franco-Américanie renaît. Nous nous souvenons que les nôtres sont ici depuis un siècle. Après quelques mois et même quelques années de désespoir national, nous nous surprenons à vouloir revivre plus que jamais. Un souffle d'espérance relève le courage de ceux qui ne voulaient pas abandonner la barque.

De partout, nous viennent des recrues. Du Maine au Rhode-Island, de Boston aux Berkshires surgissent des soldats qui voulaient combattre mais qui ignoraient le lieu de ralliement. La voix des journaux leur a appris le grand événement de Worcester.

Un siècle de lutttes, d'espérances, de désespoirs, de succès, de faiblesse! Toute l'épopée d'un petit peuple qui était appelé à mourir vite, mais qui a voulu continuer à vivre!

Un million d'âmes qui se pâment d'enthousiasme au moindre mot d'encouragement de ses frères du Canada et de la France! Même s'ils ne sont plus au Québec, ils se souviennent encore. Ils n'ont pas oublié le grand cardinal Villeneuve qui, de toute son autorité, leur a rappelé le "fait français" en Amérique.

Cette année, ils célèbrent un centenaire. L'an prochain, il y aura celui de Burlington. D'ici ce temps, puissent les descendants de ces premiers Canadiens venus au Vermont, parler mieux que jamais la langue de leurs pères! Si ces pionniers du français en Nouvelle-Angleterre renaissent de leurs cendres, il leur faudrait être fiers de leurs petits fils.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire. A Terre-Neuve, on a constaté avec joie combien quelques descendants de Français, dont on ignorait tout-à-fait l'existence ici, aimaient encore la langue des aïeux.

Il doit en être de même de nombreux petits groupes isolés un peu partout dans la Nouvelle-Angleterre.

Tout dernièrement, un bon curé, universellement connu pour son patriotisme sincère, fut nommé à une grande paroisse dont on désespérait pour la survivance du français. Ses ouailles, éparpillées dans une ville où il y a cinq ou six paroisses de langue anglaise, s'étaient presque résignées à abandonner le français.

A l'école, des religieuses françaises n'enseignaient que l'anglais. En théorie, il devait y avoir une heure de français par jour. "En pratique", il n'y en avait pas du tout. A l'église, on faisait à peu près autant de justice à la langue des paroissiens. Certains de ceux-ci étaient presque heureux du peu d'honneur qu'on faisait à la plus belle des langues, prétextant que tous comprenaient l'anglais.

Le dévoué curé, sans tambour ni trompettes, commença par prêcher d'exemple. Les Soeurs le connaissaient de réputation. Il attendit un mois avant de faire le tour des classes. Durant ce temps, les religieuses redoublèrent d'efforts pour enseigner au moins un peu de français aux élèves. Déjà, il y a une heure de français par jour. Avant longtemps, il y en aura davantage.

Plusieurs paroissiens qui n'allaient plus à cette église depuis assez longtemps, y vont maintenant. "M. le curé, lui dirent-ils, nous allons à l'église irlandaise." Pourquoi serions-nous allés chez-vous puisqu'on y parlait l'anglais comme ailleurs? A l'avenir, nous irons à l'église canadienne, puisqu'il y a du français à présent. Et le curé, tout joyeux, y donne plus de français maintenant, avec l'intention de continuer à en donner davantage. Il avoue avec plaisir avoir retrouvé de nombreux paroissiens. "Une de perdue, deux de trouvées". "La joie sera grande au retour de l'enfant prodige".....

Un grand nombre de Francos aiment le français, même s'ils sont timides, ont demandé à leur curé d'avoir des cours de français pour les adultes. Les plus jeunes, même les enfants, parlent encore le français en assez grand nombre. Et, un peu partout, on avait répandu la légende qu'à Pittsfield, Mass., il n'y avait plus de français. Quand on aime le français on le parle. Quand on veut du français, on en met.

Ailleurs, un curé, n'aimant pas moins son français, s'est rendu compte que, pour éviter les mariages mixtes, il fallait favoriser les rencontres entre les jeunes hommes et les jeunes filles. Déjà, il donne des soirées franco-américaines. Il fait venir une troupe française pour donner une pièce et plus de français dans sa paroisse, — non seulement à l'école et à l'église, — mais un peu partout. Il ne fait pas ce geste pour accumuler des dollars, — mais bien pour l'amour du français.

Les paroissiens l'aiment et lui savent gré de son geste. L'"argent", pour lequel il ne travaille pas uniquement, lui sera donné par surcroît. Il pourra donc faire davantage pour les siens. Tous savent qu'en présence de gens qui ne parlent pas notre langue, la politesse exige que nous nous servions de la langue comprise de tous. Comme c'est presque toujours le cas en ce pays, il faut donc que les occasions de parler le français soient multipliées non seulement par les curés mais par les laïques eux-mêmes. Nous avons de multiples reproches à nous adresser sur ce sujet.

Les nôtres réaliseront-ils, enfin, qu'il est à la page, pour les gens instruits des autres nationalités, de parler le français chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Ils se piquent de savoir cette langue. Ils s'en font gloire.

Lors de la dernière campagne électorale, le sénateur Cabot Lodge parla dans un français impeccable, un français à envier.

Sans doute, après la célébration de notre centenaire franco-américain, il y aura des relâchements. Il en est de même après chaque bonne retraite. Nous prenons des résolutions que nous oublions trop vite. Mais une autre retraite nous ramène au droit sentier. Nous aurons donc un autre centenaire, celui de Burlington, Vermont. Et plus tard, il y aura d'autres occasions de renouveler nos bonnes intentions.

Il ne faut donc jamais se décourager. S'il y a eu des pertes dans le passé, l'avenir est beau dans le firmament franco-américain.

Rappelons-nous toujours que la langue française est éternelle!

Antoine DuMouchel, M. D.

Le Travailleur (Worcester)

Père et mère, tu honoreras...

Nous avons sous les yeux une règle de conduite et en même temps une méthode de bonheur. Père et mère tu honoreras afin de vivre longuement. Celui qui s'y conforme est heureux, celui qui refuse s'attire lui-même le châtement de l'amertume.

Le commandement de la loyauté filiale s'applique également à la grande famille franco-américaine. Car en rendant à nos pères l'hommage respectueux et reconnaissant de notre fidélité, nous jouirons d'une oeuvre immensément et personnellement profitable.

Voici, en effet, que cent ans après la fondation paroissiale qui marque pour nous l'origine de l'élément franco-américain, nous nous trouvons les bénéficiaires et les membres du groupe ethnique sans contredit le mieux organisé aux Etats-Unis. Nous avons la cohésion, en Nouvelle-Angleterre. Nos familles, au lieu d'être éparpillées sur la vaste étendue de notre pays, forment des groupes solides et actifs. A chaque groupe son clocher et son école, sa vie sociale et son identité.

Nos pères ont fondé ces grandes oeuvres et c'est à nous d'en perpétuer l'existence. Il y a cela de vrai que, pour assurer le succès de nos entreprises religieuses et sociales, la première condition est que nous en profitions. C'est comme la terre. Plus vous lui faites produire de fruits, plus elle devient féconde. Ainsi plus nous jouirons de nos paroisses, plus nous profiterons de nos écoles, plus nous ferons produire nos sociétés, plus nous exigerons de nos journaux, plus ces oeuvres grandiront pour nous multiplier encore et encore leurs bienfaits.

Nos oeuvres nous distinguent. Tant mieux! Le moment est venu d'ajuster aux temps nouveaux notre orientation. Nous avons tout à gagner, chacun d'entre nous. Faut-il opter entre une tradition de conduite foncièrement chrétienne et un matérialisme jouisseur, égoïste et trompeur? Très bien. Faisons notre choix. Mais faisons-le les yeux ouverts. Examinons bien notre héritage. Analysons le contraste entre ce que nous appelons "du bon monde", et ce qui passe pour "l'homme à la mode". Au soir de la vie, lequel aurons-nous voulu être, celui qui a reconnu les disciplines morales ou bien celui qui a vendu platement la paix de sa conscience? Nous serons toujours de meilleurs chrétiens et de meilleurs américains si nous conservons notre identité.

Nous avons raison d'être fiers de ce que nous sommes. Nous avons raison d'avoir confiance en l'avenir, un avenir franco-américain de progrès social et de bonheur individuel.

Ces belles églises. Ces oeuvres paroissiales multiples. Nos sociétés, nos associations, nos fondations littéraires, nos journaux, le prestige grandissant de nos carrières diverses, tout cela est un placement de nos pères. Il ne faut pas aller croire qu'après nous, c'est coupé carré.

Nous ne sommes qu'un anneau de la chaîne de la postérité, qu'une branche d'un grand arbre, d'où partiront d'autres branches, et puis d'autres encore. C'est notre tour, voilà tout.

De même que les fondateurs surent reconnaître les besoins de leur temps et garantir l'avenir par des oeuvres de première nécessité, ainsi à nous de reconnaître les besoins de notre heure, et toujours en tenant bien clairement devant nos yeux les justes valeurs spirituelles, morales et intellectuelles, de reconnaître notre rôle et de transmettre à nos enfants le patrimoine de la famille.

Il est tellement plus facile de trouver à redire sur nos faiblesses, sur notre paresse, sur nos jalousies, sur nos chicanes. Mais cela ne sert qu'à démolir. Nos pères nous ont montré à bâtir. A nous d'émuler leur courage. Nous sommes devenus une puissance. Qu'allons-nous en faire? Conserver seulement? Ce serait déjà quelque chose. Mais qui n'avance, recule. Les temps nouveaux apportent des problèmes nouveaux, auxquels c'est à nous d'offrir la solution de l'heure. Ne perdons pas notre temps à critiquer, il y a trop d'ouvrage à faire.

Nous avons nos paroisses? Pour les conserver, et augmenter leur nombre, il faut bien continuer de les alimenter d'un clergé sans cesse renouvelé de vocations nouvelles. Cela signifie de cultiver au foyer cette pieuse et sincère atmosphère où l'Esprit-Saint fera descendre ses bénédictions..... Notre clergé est aujourd'hui comme toujours notre guide le plus assidu. Chaque dimanche, il nous parle à tous. Son exemple, son inspiration, sa foi seront celles des fidèles. Sa foi franco-américaine aussi.

Notre jeune clergé pose la grande question: Pourquoi conserver le français, pourquoi lutter contre l'anglicisation, pourquoi lier toujours le français à l'exercice de la religion, la langue est-elle vraiment la gardienne de la foi? A cette question il y a une réponse, une réponse pratique et juste: le français est pour nous un conditionnement de l'âme. Qui sommes nous pour juger des moyens que veut bien prendre la Providence? Si nous voyons chez notre génération parfaitement bilingue, une prédisposition à la pratique sincère de la foi parce que nous avons une langue toute spéciale à nous, une langue qui est pour nous la langue du coeur, la langue de l'intimité, la langue de l'amour et aussi la langue du confessionnal et de la prière, il n'y a pas à nier l'utilité de cette langue pour nos enfants, eux aussi bilingues comme nous.

Si cette langue française, même si nous la parlons peut-être mal et trop rarement, sert encore à nous rappeler que nous sommes des Américains autrement que les autres, tout comme les autres sont autrement les uns des autres, si cette langue française nous distingue et marque entre nous l'existence de liens d'une vaste et forte famille, si cette langue française est en elle-même une richesse que nous n'avons pas le droit de refuser à nos enfants, nous avons bien raison de vouloir en assurer non seulement la survivance mais aussi le vigoureux et volontaire épanouissement.

Auprès de notre clergé, nos hommes de profession, nos mutualistes, nos écrivains et souhaitons qu'ils ne tardent pas à prendre au soleil la place qui les attend depuis trop longtemps, nos industriels, tous ceux qui exercent sur nous l'influence de leur prestige, pourront eux aussi prendre confiance dans la véracité des principes de notre survivance. Nous sommes déjà une grande puissance sociale, nous pourrons dès lors la développer, cette puissance, la fructifier et l'augmenter encore, toujours pour le plus grand bien des nôtres et de notre Patrie américaine.

Qu'il suffise de citer le fait que nous sommes plus d'un million de Franco-Américains organisés en paroisses. Quel réservoir d'action sociale! Que chaque famille, par exemple, verse un dollar par année dans un fonds d'éducation, et déjà vous avez une réserve gigantesque à prêter à des centaines d'élèves mieux doués de talent que d'argent,

qui un jour établis dans leur profession, leur art, leur laboratoire, leur usine, leur commerce ou leur bureau quelconque, pourront s'acquitter d'une dette d'honneur et ainsi assurer la perpétuité d'une oeuvre éminemment bienfaisante.

Nos mutualités ont atteint financièrement le volume nécessaire à la permanence. Mais combien plus grands encore les services qu'elles pourront rendre à mesure, qu'en exerçant délibérément notre foi franco-américaine nous nous y intéresserons. La première manière de faire grandir et prospérer cette belle oeuvre fraternelle, c'est d'y appartenir.

Voyez vos caisses populaires, aujourd'hui imposantes par la force de leurs millions aussi bien que par la compétence, la générosité et le désintéressement de leurs directeurs. Ecoles d'épargne et de responsabilité individuelle, elles font un grand bien, et là encore nous avons un vaste champ à développer.

Nous ne lisons pas beaucoup. Les temps ont changé et nos journaux ont beaucoup de peine à vivre. L'heure serait-elle venue de donner à notre journalisme une forme nouvelle? La différence de la lecture franco-américaine, soutenue et encouragée par notre clergé et nos sociétés, est décidément réalisable. Il s'agit de déterminer les moyens d'intéresser nos gens, et de s'en faire une méthode d'action.

La radio est un nouveau domaine pour nous. Elle atteint un auditoire fidèle et nombreux. La vie franco-américaine s'y manifeste déjà, et l'avenir sera ce que nous le ferons.

Il en est ainsi de tout côté. Nous sommes aujourd'hui une puissance sociale. Nous avons raison de regarder avec confiance vers les temps futurs.

Et même si nous ne trouvons pas toujours sous la main l'explication, la preuve irréfutable, il y a quelque chose au-dedans de nous qui nous assure que de vouloir perpétuer l'existence du français chez nous, c'est une bonne chose.

Père et mère tu honoreras afin de vivre longuement!

Arthur Milot

Le Travailleur (Worcester)

Fin ou commencement

Il n'est pas sans intérêt de constater qu'à l'heure même où l'on célèbre le centenaire des Franco-Américains, on voit avec angoisse se dessiner, se préciser en Nouvelle-Angleterre un mouvement anglicisateur. Celui-ci n'est ni nouveau, ni fatalement destiné à tout balayer; mais il prend de l'ampleur. Il prend de l'ampleur tout comme cet autre mouvement, beaucoup plus vaste, qui répand partout l'influence de l'anglais et qui semble battre en brèche les remparts du français.

Cent années d'histoire : qu'est-ce à dire ? C'est dire que les Franco-Américains se sont profondément enracinés aux Etats-Unis et qu'ils ont fait des prodiges pour rester eux-mêmes tout en devenant de fidèles citoyens de leur nouvelle patrie. Ils ont perdu des transfuges ; d'autre part ils ont consolidé leurs positions et en ont conquis de nouvelles. L'année 1949 marque, pour eux, la fin d'une étape.

Mais l'histoire, surtout quand elle est belle, devient facilement un lit de plumes où l'on s'enfonce jusqu'à perdre tout sens du réel et de l'actuel. Ses événements saillants, ses dates décisives sont consignés dans un livre d'or dont la lecture peut stimuler, ou endormir. Ses héros sont des hommes qu'on peut s'efforcer d'égaliser, ou qu'on peut se contenter d'admirer.

Si le centenaire des Franco-Américains devait n'être qu'un brassage de faits déjà archiconnus de la plupart, s'il devait n'être qu'un prétexte à sentimentalité, alors il ne mériterait que le nom de funérailles. Pour qu'on lui donne un autre nom que celui-là, il faudrait que ce soit aussi une reconsecration à la cause de la culture française en Amérique. Il faudrait qu'il prépare un avenir qui promette d'être digne du passé.

Il ne fait aucun doute, me semble-t-il, que le moment ne soit décisif pour les groupements de langue française aux Etats-Unis. Ne serait-il pas utile de se poser quelques questions fondamentales : faut-il renoncer à son héritage parce qu'on se trouve aux Etats-Unis ? Faut-il cesser de parler français, de penser français tout simplement parce que trop souvent on a affaire à des Américains bornés — qui ne veulent pas qu'on fasse autrement qu'eux ? Y a-t-il, autant qu'on le pense parfois, mérite à abandonner la culture française pour des motifs qui se prétendent religieux, patriotiques ou simplement utilitaires ?

Je sais qu'au fond, et depuis quelque temps déjà, ces questions se posent et qu'on y répond souvent dans l'affirmative. Mais pourquoi ? La fidélité à la culture française n'exclut pas la fidélité à la culture des Etats-Unis, et seul un homme étroit ne saurait concevoir que les deux puissent exister l'une à côté de l'autre. L'usage de la langue française ne signifie pas ignorance de la langue anglaise et ne saurait offusquer que ces petits esprits dont on n'a vraiment pas à s'occuper.

On s'en occupe pourtant, et on cherche à leur plaire. Faut-il mépriser davantage ces êtres étroits, incapables de comprendre tout ce qui ne fait pas partie de leur vie, dépourvus de tolérance et enfoncés dans leur sentiment de supériorité ; ou ces autres êtres, riches en fait ou en puissance, mais avides de pauvreté, désireux de réduire plus vite leur culture double à une culture simple, pressés de devenir tout aussi bornés, tout aussi petits que ceux qui se moquent d'eux et devant qui ils font incessamment mille salamalecs destinés à leur gagner une place d'honneur parmi les Américains cent pour cent fermés aux influences du dehors ?

Qui donc va l'emporter, celui qui accepte une telle attitude, ou celui qui la rejette? De la réponse à cette question dépend sans doute l'avenir de cette Franco-Américanie qui célèbre son centenaire. Ce n'est donc pas une question oiseuse qu'inspire un souci de rhétorique. C'est au contraire une question sérieuse, d'une importance capitale et qu'il importe souverainement de méditer en même temps qu'on marque la fin de l'étape 1849-1949. On est venu jusqu'ici; où ira-t-on?

Richard Morfit

Le Travailleur (Worcester)

Le Centenaire en Famille

(Scène: un vivoir agréable et moderne, aux couleurs gaies; personnages, Monsieur, Madame, et l'héritier, sept ans, qui répond — quand il répond — au nom de Mouffe. Monsieur et Madame, enfouis à l'arrière-plan en de moëlleux fauteuils, disparaissent à l'avant-scène derrière des feuilles de journal largement déployées; on ne voit d'eux que deux jolies jambes gainées de soie blonde, d'une part, et de l'autre, deux jambes d'un pantalon gris. L'héritier, à plat ventre sur le parquet, lit les "funnies".)

Madame.—On ne parle ici que du centenaire. Tu as vu?

Monsieur.—Le centenaire? Quel centenaire? Encore un de ces vieux hypocrites qui prétendent qu'ils ont atteint cent ans parce qu'ils n'ont jamais pris un coup ni fumé une pipe? Ces vieux rasoirs avec leurs rengaines de petits saints! L'un d'eux eut même le toupet de dire que s'il avait atteint cet âge, c'était qu'il n'avait jamais embrassé de femme! Quel Tartuffe..... Je te parie qu'en réalité c'était un vieux marcheur.

Mouffe.—Bah! (Monsieur le regarde, ébahi).

Madame.—Charles, sois sérieux! Ce centenaire!

Monsieur.—Deux fois seulement dans ma vie, m'a-t-on cité des centenaires sympathiques qui ne jouaient pas les Boy Scouts. A la question classique: "A quoi attribuez-vous le fait que vous avez atteint cent ans?", un bonhomme répondit carrément: "Au fait que je suis encore en vie." L'autre dit que s'il avait vécu cent ans, c'était parce qu'il se couchait souf tous les soirs. Voilà ce qui s'appelle parler! Voilà des patriarches à citer dans les journaux.....

Madame.—Voyons! Cesse toi-même de parler comme un centenaire. Il s'agit du grand centenaire franco-américain, celui de notre arrivée aux Etats il y a un siècle.

Monsieur.—Oh! le centenaire inventé par Antoine Clément! C'est une autre paire de manches. Il fallait le dire. Les femmes ne parlent jamais assez. Il faut leur tirer les vers du nez.

Madame.—C'est comme si j'avais eu mon tour!

Monsieur.—Non! Les femmes ne parlent pas assez. Elles parlent pour ne rien dire, ce qui revient à ne pas parler. Elles disent encore le contraire de ce qu'elles pensent, ce qui est une autre façon de se taire. Enfin, il y a l'immense catégorie des femmes fâchées, qui expriment par un silence écrasant ce qu'elles pensent de leurs maris. Il faudrait fonder une Ligue pour Faire Parler les Femmes.....

Mouffe.—Bas! (Monsieur, vexé, fronce les sourcils.)

Madame.—C'est épatant, sais-tu, ce centenaire. Des fêtes à n'en plus finir. Ça commence ce mois-ci même à Worcester, cela se continuera dans divers centres francos, pour se terminer par des réunions grandioses en mai, 1950. Et Washington nous donne un beau timbre commémoratif.

Monsieur.—Hein! Comme toujours quand on parle de centenaires, on dira des choses hypocrites à tous ces beaux galas patriotiques. Comme toujours, étalage énorme de ces grands sentiments avec lesquels on fait des discours assommants. Clichés momifiés auxquels personne ne songe qu'à la Saint-Jean-Baptiste, quand on lui en rebat les oreilles. J'évite soigneusement d'en entendre, mais peut-être ai-je tort. Le discours patriotique est dans la nature, faut croire, puisque la nature jamais ne s'amène d'un Bikini pour l'étouffer en sa rasante solennité. On s'y vante de posséder, parce qu'on est Franco, des vertus que réclament comme leur monopole exclusif les voisins polonais, juifs, grecs ou portugais, précisément parce qu'ils sont des Polonais, Juifs, Grecs ou Portugais. Voilà la vertu exaltée et exaltante qu'est le patriotisme: une vanité enfantine qui se veut éléphantine. La grenouille de la fable, dont la joie est de crier qu'elle est un boeuf! Curieux tout de même: se vanter soi-même est d'un malotru; vanter sa famille nationale est de la grandeur morale, la noblesse même, "le patriotisme le plus pur" et que voulez-vous encore!

Madame.—Il en faut pourtant. Tant de gens ne se tromperaient pas parce qu'ils ne pensent pas comme toi, à la Saint-Jean-Baptiste ou n'importe quand.

Monsieur.—Oh! sait-on jamais! J'admets toutes les hypothèses. Mais Adam n'était pas patriote et songe un peu à son record de production, qui donne à Henry Ford l'air d'un bébé à la mamelle!

Mouffe.—Bah! Bah!

Monsieur, éclatant.—Enfin, vas-tu cesser de faire le mouton, toi! Veux-tu me dire, Alice, où il a pêché cette façon imbécile de bêler à tort et à travers?

Mouffe.—J'fais pas l'mouton. C'est vous.....

Madame.—Mais enfin, c'est toi qui lui as défendu de crier "Nuts!" quand il voit quelque chose d'idiot. Tu lui as même montré à hausser les épaules en disant "Bah!" d'un petit air moqueur. C'est beaucoup plus chic et plus français que "Nuts!", à ton dire.

Monsieur.—C'est juste. Je n'y pensais plus. Mais enfin, Mouffe, pourquoi dis-tu "Bas!" quand papa parle?

Mouffe.—C'est pas ça. J'écoute pas c'que vous disez. C'est dans les "funnies" que j'vois des folies, des choses qu'arrivent pas, des canards qui parlent, des hommes qui volent dans l'eau.....

Monsieur.—Alors, tu n'écoutes jamais ce que disent tes parents?

Mouffe.—J'écoute des fois. Quand vous disez: "P'tit scorpion, t'as encore pris ma plume!" ou que m'man dit MOUFFE..... Comme ça, gros: MOUFFE!

Monsieur, pensif.—A son âge, j'écoutais énormément mes parents causer entre eux.

Madame.—Les "funnies" n'avaient pas été inventés.

Monsieur.—Tellement qu'on me traitait de "petit senteux". On me mettait dehors quand on voulait parler mal du prochain de façon un peu corsée. Maintenant me voilà qui trouve que Mouffe ne "sent" pas assez. Pas flatteur du tout! Les "funnies" ont certes entamé notre prestige en paroles. Progrès ou décadence? Difficile à dire, mais toujours que plus ça change plus ce n'est pas la même chose que du temps de pépère.

Madame.—Raison de plus pour célébrer un centenaire, et faire revenir un vieux siècle. J'ai une hâte folle de voir notre beau timbre. Il sera rouge, paraît-il, et de trois sous.

Monsieur.—J'espère qu'on y verra une cheminée de filature. J'ai bien dit à Antoine Clément que ce fameux timbre devait avant tout porter ce symbole essentiel de l'ouvrier franco-américain, envahissant l'industrie du coton en Nouvelle-Angleterre, il y a un siècle et plus. Ce fut lui l'essentiel pionnier, le premier en date, le premier à l'oeuvre. Aussitôt qu'il le put, l'ouvrier appela du Canada français un clergé pour l'aider à se bâtir des églises et des écoles. Bientôt après le clergé vinrent les médecins, dont mon grand-père. Sans lui, il n'y en aurait pas de Franco-Américanie. Je tiens à ma cheminée, mais quand j'en parlai l'autre jour à Antoine, il fut scandalisé. Avec majesté, il me signifia que notre timbre symboliserait "Nos Gloires" et non une vulgaire cheminée de filature.

Madame.—C'est Antoine qui a raison! Tu ne penses pas plus long que ton nez! La filature attira l'ouvrier franco-américain au pays mais ne fut pas son oeuvre. Il en retira ce qu'il put afin d'ériger ses oeuvres à lui, ses églises et ses écoles. Vraiment, il ne manquerait plus que ça, voir à notre timbre commémoratif non nos propres symboles, mais ceux des industriels qui ne songeaient qu'à exploiter l'immigrant canadien-français, faire suer tout l'argent possible au pauvre "foreign labor" affamé. Va te promener avec ta cheminée de filature!

Monsieur.—Tiens! Tiens! Ma femme qui parle non seulement comme un sage mais comme Henry Wallace! Malgré les idées ma-

jestueuses d'Antoine, je voudrais pourtant une apothéose de l'ouvrier franco-américain à ce centenaire, timbre et tout. Mais tu as amplement raison: cent fois une église plutôt qu'une cheminée de filature! Le clocher que s'érigèrent nos grands-pères était d'un autre coton. Sais-tu, l'écrivain qui voudrait s'y mettre de tout coeur trouverait en ce siècle de franco-américanisme matière à annales anecdotiques bien savoureuses. Non de fulgurantes aventures à la d'Artagnan arrivaient aux vieux de la vieille en 1850, mais beaucoup de choses "pas pareilles" tout de même. On les a souvent accusés d'avoir perdu volontairement leurs noms français. On a grand tort. Si les vieux noms semblaient parfois, ce n'était pas parce qu'on voulait "faire l'Américain", c'est que le "boss" digérait mal Tranchemontagne ou Des-troismaisons. Témoin, Jean-Fabien Lemire, arrivé à Lowell en 1848, l'un des fondateurs de la paroisse Saint-Joseph en 1868, qui passa "Lamere" en orthographe, seule façon qu'il eût d'imposer son véritable nom, par le son. Le mot anglais "mire", prononcé "mailleur", veut dire "boue". Il en avait assez, me racontait sa fille, de s'entendre "Mud" par des "gros fins", Li-mailleur et tout ce qu'on veut excepté Lemire. Par analogie de son entre "mailleur" et Meyer, on lui demanda même une fois s'il était Juif! Son amusant tour de passe-passe orthographique de Lemire en Lamere lui redonna tout rond son nom français, disait-il. Il redevint Lemire gros comme le bras. La survivance par la faute d'orthographe! C'est inouï. Il y a là tout un programme. Il faudra attirer l'attention de ces deux apôtres de la survivance, M. Adolphe Robert, président du comité d'orientation franco-américaine et monsieur l'abbé Adrien Verrette, l'infatigable historiographe de la VIE FRANCO-AMERICAINE, sur cette donnée géniale.

Mouffe.—Nuts!

(Monsieur, indigné, regarde Mouffe. L'héritier, plus que jamais perdu dans ses "funnies", n'a pas entendu un mot de ce qu'il a dit. Madame, éloquemment—si l'on peut dire—ne souffle mot, et sourit délicatement—si l'on peut dire encore—dans sa barbe.)

Yvonne Le Maître

Le Travailleur (Worcester)

*Le clergé franco-américain devant les besoins
de l'heure présente*

Ces fêtes du centenaire de notre vie franco-américaine ne peuvent que réjouir très profondément le coeur du prêtre de chez-nous. Ces cent années de vie franco-américaine organisée n'ont-elles pas débuté par la fondation d'une paroisse catholique réservée à des Canadiens-français émigrés du côté américain de leurs propres fron-

tières? N'est-il pas vrai dès lors que c'est la foi catholique qui a présidé à la naissance de cette vie nouvelle? N'est-il pas également vrai que ce premier jaillissement s'est renouvelé depuis en tous les coins de la Nouvelle-Angleterre et que, s'il existe aujourd'hui un phénomène qu'on appelle le Fait Franco-Américain, c'est encore à la foi et à la piété catholiques que nous en sommes redevables? Il devient juste de dire que c'est sous le signe de l'Eglise Catholique que nous sommes venus au monde, que nous nous sommes accrus et que nous sommes devenus un peuple distinct et organisé. Vous comprendrez facilement en conséquence la joie profonde, la joie immense qu'un prêtre franco-américain peut ressentir, cent ans après, devant cette merveilleuse efflorescence de familles, de paroisses et d'institutions que nous avons réussi à créer, grâce à la clairvoyance, au dévouement et à la générosité inlassables de toute cette légion de prêtres qui, de génération en génération, ont travaillé de toute leur âme à nous assurer la vie.

De fait, qu'ont-ils voulu faire de nous, ces prêtres venus de France, venus du Canada français et venus ensuite du sein de notre groupe lui-même? Si vous considérez de près leurs oeuvres telles que vous pouvez les voir encore aujourd'hui, vous constaterez facilement qu'ils ont été les premiers à vouloir tout d'abord que nous devenions catholiques, à vouloir ensuite que nous devenions de bons citoyens américains, à vouloir enfin que nous restions fidèles à nos hérités et à nos innités françaises.

Faire de nous de bons catholiques, mais c'est précisément pour cette raison surtout qu'ils sont venus avec nous et pour nous; faire de nous d'excellents citoyens américains, mais ces hommes de Dieu avaient trop le sens des devoirs civiques et patriotiques que le citoyen chrétien doit remplir sur la terre pour négliger de nous y entraîner et par leurs instructions et par leurs exemples; faire de nous enfin des catholiques et des américains fidèles à leurs traditions et à leurs valeurs françaises, mais comment auraient-ils pu, avec l'esprit, le coeur et le sang français qui coulait dans leurs veines de même qu'avec l'intérêt suprême qu'ils portaient à nos véritables intérêts, comment auraient-ils pu ne pas nous inciter en même temps à toutes les fidélités françaises sans lesquelles nous ne serions plus qu'une race d'incomplets et d'abâtardis? L'orientation qu'ils ont donnée à notre vie, ces prêtres d'hier, ces pionniers et ces hardis bâtisseurs de chrétienté franco-américaine, était droite, vigoureuse et saine. Et c'est pour cela, c'est à cause d'eux, que tout en plongeant définitivement nos racines dans le sol américain, nous avons réussi jusqu'à l'heure présente, à nous élever vers le ciel avec une âme et un visage français.

Et vos prêtres d'aujourd'hui, que doivent-ils faire à leur tour? En quel sens, s'ils ont un mot à dire dans l'orientation de la vie franco-

américaine, vers quelles destinées doivent-ils vous conduire? La réponse, à cette grave et délicate question, me paraît être très simple: avec les rajustements que les besoins de l'heure peuvent imposer, ils n'ont, à mon avis, qu'à reprendre et continuer l'oeuvre de leurs devanciers. S'ils cessaient, ce qui est impossible, de vouloir que nous restions catholiques, ils trahiraient le mandat suprême qu'ils ont reçu du Christ lui-même; s'ils cessaient de vouloir que nous soyons, et de plus en plus, des citoyens intelligents, loyaux et dévoués de ce pays, ils trahiraient encore certaines des exigences du plus authentique catholicisme en ce qui concerne l'accomplissement des devoirs temporels qu'un homme doit remplir à l'égard de la société dans laquelle il vit; s'ils cessaient enfin de vouloir que nous soyons français, il me semble qu'ils seraient les premiers à s'éloigner des enseignements les plus sûrs de l'Eglise dont ils sont les ministres en même temps qu'ils seraient les premiers à consentir à la diminution spirituelle et à l'appauvrissement humain du peuple dont ils ont la garde.

Et pourquoi, je vous le demande, hésiteraient-ils à rester dans cette voie? N'est-elle pas celle de la droiture et de la fidélité? N'y sont-ils pas encouragés, au contraire, par le Magistère officiel de l'Eglise elle-même? Ecoutons un instant la grande voix de Sa Sainteté le Pape Pie XII qui, dès la première lettre encyclique adressée au monde entier après son élévation au trône de S. Pierre, ne craignait pas de proclamer les grandes vérités suivantes valables pour nous comme pour tous les autres peuples de la terre: "L'Eglise du Christ, disait-il, fidèle dépositaire de la Divine Sagesse éducatrice, ne peut penser ni ne pense à attaquer ou à mésestimer les caractéristiques particulières que chaque peuple, avec une piété jalouse et une compréhensible fierté, conserve et considère comme un précieux patrimoine. Son but est l'unité surnaturelle dans l'amour universel senti et pratiqué, et non l'uniformité exclusivement extérieure, superficielle et par là débilatante. Toutes les orientations, toutes les sollicitudes, dirigées vers un développement sage et ordonné des forces et tendances particulières qui ont leurs racines dans les fibres les plus profondes de chaque rameau ethnique, pourvu qu'elles ne s'opposent pas aux devoirs dérivant pour l'humanité de son unité d'origine et de sa commune destinée, l'Eglise les salue avec joie et les accompagne de ses vœux maternels." Et un peu plus loin dans la même lettre encyclique, Sa Sainteté le Pape Pie XII continue: "Ceux qui entrent dans l'Eglise, quelle que soit leur origine ou leur langue, doivent savoir qu'ils ont un droit égal de fils dans la maison du Seigneur, où règnent la foi et la paix du Christ. C'est en conformité avec ces règles d'égalité, que l'Eglise consacre ses soins à former un clergé indigène à la hauteur de sa tâche et à augmenter graduellement les rangs des évêques indigènes." Et toujours un peu plus loin: "Il

n'est pas à craindre que la conscience de la fraternité universelle, inculquée par la doctrine chrétienne, et le sentiment qu'elle inspire, soit en opposition avec l'amour que chacun porte aux traditions et aux gloires de sa propre patrie, et empêchent d'en promouvoir la prospérité et les intérêts légitimes; car cette même doctrine enseigne que dans l'exercice de la charité il existe un ordre établi par Dieu, selon lequel il faut porter un amour plus intense et faire du bien de préférence à ceux à qui l'on est uni par des liens spéciaux. Le Divin Maître lui-même donna l'exemple de cette préférence envers sa terre et sa patrie en pleurant sur l'imminente destruction de la Cité-Sainte."

Comprenez maintenant pourquoi tant de vos prêtres, s'appuyant sur de tels enseignements et de tels exemples, veulent continuer de vous garder, à la fois catholiques, américains et français. C'est pour eux un devoir qu'ils considèrent comme sacré et une mission qu'ils ne pourraient trahir sans se trahir eux-mêmes et sans trahir l'Eglise qui les envoie, au-delà de toute personne qui pourrait être assez ignorante ou assez préjugée pour ne pas l'admettre. Certes, ils se rendent compte autant et plus que n'importe qui de la complexité des choses humaines au milieu desquelles vous avez à vivre; autant et plus que n'importe qui, ils savent toute la bonne volonté, toute l'abnégation qu'il faut pratiquer parfois pour assurer l'unité supérieure de l'Eglise et de la patrie, mais ils se rendent compte qu'il y a moyen pour les Franco-Américains de sauvegarder ces biens supérieurs tout en conservant leur caractère et leurs vies propres, et c'est cet ensemble, tout à fait d'harmonie et d'équilibre, qu'ils veulent maintenir pour le plus grand bien spirituel et temporel des âmes, et par conséquent du peuple qui leur est confié.

Franco-Américains, au nom de tous les prêtres qui depuis cent ans ont travaillé et sont morts pour vous, au nom de tous ces prêtres que vous avez encore et qui vous aiment au point de pouvoir tout sacrifier pour vous, en ce beau Centenaire de notre vie franco-américaine et au début de ce deuxième siècle d'existence, je vous convie de nouveau à la pleine vie catholique, américaine et française. Que Dieu vous bénisse, vous protège et vous guide, si vous le voulez réellement, dans l'accomplissement de vos magnifiques destinées!

Thomas-M. LANDRY, o.p.

Le Travailleur (Worcester)

Promesses d'avenir

Cent ans dans la vie de tout groupe n'est sûrement pas une réalisation négligeable, et n'y aurait-il que le fait de la survivance à commémorer que les Franco-Américains mériteraient l'admiration de leurs frères canadiens et de leurs concitoyens américains. Mais il y a plus: il y a les promesses de l'avenir.

Quel bilan splendide offrent ces cent années qui viennent de s'écouler! D'abord une preuve magnifique d'une qualité française: la loyauté. En effet peut-on trouver une expression plus éloquente de loyauté que celle des Franco-Américains à l'égard de leur nouvelle patrie? J'ai lu avec beaucoup d'émotion dans le Guide Officiel Franco-Américain le témoignage des gouverneurs des différents Etats de la République des Etats-Unis. Ils sont unanimes à proclamer le patriotisme éclairé et agissant de la population américaine de langue française. D'ailleurs la participation de plusieurs personnalités franco-américaines à de hautes fonctions de l'Etat corroborent éloquemment cette déclaration.

Il y a aussi un témoignage non moins important: c'est cette volonté de maintenir, dans le cadre de la Constitution du grand pays qui les a accueillis, leur identité ethnique, leur langue et leur foi, et encore ici le jugement des chefs politiques est unanime. En maintenant vivante la pensée française aux Etats-Unis les Franco-Américains ont apporté à la culture américaine un élément enrichissant et inspirateur.

Les Canadiens, aussi bien à cause des liens du sang que des intérêts communs qui les unissent au groupe franco-américain, ne sauraient rester indifférents à cette manifestation de vitalité française. On peut affirmer qu'ils y participent tous, au moins par la pensée, car de ce Centenaire résultera une meilleure compréhension et une collaboration plus étroite dans le domaine économique et culturel.

Mais il a au-dessus de tout les promesses de l'avenir. Si on en juge par le passé, elles seront magnifiques et fructueuses. Cependant, avec elles, elles entraînent des responsabilités, car il faut maintenant dépasser la position défensive. Il faut construire, certes en tenant compte des circonstances et du milieu, mais avec confiance et vision.

Les Franco-Américains sont les co-héritiers d'une culture d'une vitalité inépuisable qu'ils partagent avec tous ceux qui appartiennent à la civilisation française. Ils sont cependant placés dans un climat différent qui les oblige à fournir un apport original. L'importance du rôle qu'ils joueront dans les cent années à venir dépendra, à mon avis, en large mesure de leur contribution intellectuelle à la vie de leur pays. La réalisation de cette mission ne saurait faillir, car il s'agit d'une oeuvre collective qui dépasse les frontières physiques d'un Etat, et à laquelle contribueront les intellectuels franco-américains, français, et canadiens.

Paul Beaulieu
 Consul du Canada à Boston
 Le Travailleur (Worcester)

Bilan de l'Amérique française

Le centenaire de Burlington permet de faire un bilan.

Lorsque s'est fondée la première paroisse française du Vermont, il existait déjà sans doute une Amérique française. Une partie avait été gagnée. On était sorti de ce grand trou noir où l'on aurait pu croire qu'allaient s'effondrer les populations laissées en arrière par la défaite de Montcalm. Le Canada français s'affirmait et s'acheminait vers la conquête de ses libertés; la Louisiane française brillait et prospérait; Haiti, son indépendance reconnue, s'enorgueillissait de la langue et de la culture dont elle représentait aux Antilles un poste avancé; l'abrogation de l'esclavage ouvrait une nouvelle ère à la Martinique et à la Guadeloupe. Au bout d'un siècle, les promesses qui s'annonçaient ont été tenues.

Une seule ombre: la Louisiane. La société créole n'a pas survécu à la guerre de Sécession. La Littérature, depuis quelque cinquante ans, n'a plus rien produit. Encore est-ce merveille qu'elle ait existé jadis, lorsqu'on songe au peu de temps qu'y avait duré la colonisation française: Bienville, le fondateur de la Nouvelle-Orléans, n'était point encore mort lors de la cession à l'Espagne..... Et sans doute le nombre des hommes qui parlent français sur le bas Mississipi est-il, même aujourd'hui, au moins égal à celui de 1763. Mais, depuis 1848, il y a eu incontestablement régression.

Ailleurs, c'est l'inverse. Le Canada français ajoute à son bloc homogène du Québec, tout l'essaim de ses groupes frères et de ses fondations du Cap-Breton à la Rivière-de-la-Paix; il donne au Dominion, qui a pris rang de puissance mondiale, son premier ministre et les meilleurs de ses diplomates; sa personnalité s'exprime dans une littérature vigoureuse et qui s'enrichit chaque jour. Haiti stabilisée incarne la tradition française parmi les Républiques américaines et renoue avec les nations soeurs des relations longtemps trop espacées. La Martinique, la Guadeloupe constituent un lien vivant entre le Nouveau Monde et la France métropolitaine. Au total, trois millions et demi de Canadiens, trois millions d'Haitiens, un demi-million d'Antillais et, aux Etats-Unis, un nombre jamais recensé, mais qui doit approcher des trois millions: même en défalquant ceux dont le français a cessé d'être effectivement la langue, il en reste autant que dans un Etat moyen d'Europe ou d'Amérique latine, et ils sont répartis sur une aire immense, des tropiques aux abords du pôle.

Ainsi, la flamme, loin de se réduire à quelques braises décroissantes, n'a cessé depuis un siècle de se propager et de s'intensifier. Et le grand fait nouveau de ce siècle est peut-être la naissance du peuple franco-américain dans cette même Nouvelle-Angleterre dont les "Bostonnais" avaient été jadis les ennemis jurés de la Nouvelle-France. Au simple point de vue statistique et géographique, il ajoute au tableau

un volet qui en augmente l'étendue. Et il donne lieu à des leçons morales sur lesquelles il est bon de méditer.

Il prouve d'abord la vitalité de notre culture. Plus jeune que les autres groupes français du continent, il s'est formé spontanément, en plein dix-neuvième siècle, sans que la politique y ait été pour rien : il s'est donné ses églises, ses écoles, ses sociétés; il a ses journaux, quotidiens et hebdomadaires, — tandis que le Canada ne compte pas un seul quotidien français à l'ouest d'Ottawa; sa littérature, dont Soeur Marie-Carmel Therriault a retracé la physionomie, est peut-être encore au berceau, mais elle s'éveille juste à point pour assurer le relai de la Louisiane. Et peut-être la solidarité qu'il éprouve à l'égard de ses frères louisianais les aidera-t-il dans leur effort pour conserver au moins le culte du souvenir et pour maintenir dans leur région l'originalité qu'elle doit à son histoire.

L'originalité des Franco-Américains de Nouvelle-Angleterre n'est pas moindre. Ils sont venus du Canada comme leurs ancêtres étaient venus de France, mais ils ont adopté volontairement la nationalité américaine; ils gardent avec le Canada des échanges constants, ils restent foncièrement catholiques et passionnément attachés à leurs traditions; mais ils participent à la vie des Etats-Unis et ils sont fiers du rôle que leur patrie joue dans le monde. Ils représentent un lien entre elle et leur civilisation d'origine. Ils reçoivent et ils apportent. A la synthèse qui s'élabore entre l'Atlantique et le Pacifique, ils apportent l'héritage de la culture la plus universelle de l'ancien monde; ils en reçoivent à leur tour ce que cette synthèse comporte elle-même d'universel, et parmi l'ensemble des nations qui parlent leur langue, ils incarnent ce que l'esprit américain offre d'assimilable à l'esprit français.

Cette tâche attendait ses ouvriers. Car l'esprit français n'est pas un étranger en Amérique; l'immigrant français ou canadien n'y est pas un immigrant "comme les autres". Des civilisations dont certaines sont très grandes, la civilisation italienne par exemple, resteront toujours au Nouveau Monde des civilisations implantées, malgré la masse et l'activité des groupes qui en tirent leur provenance. Mais les Français n'ont pas seulement joué un rôle de premier ordre dans l'exploration et le défrichement du continent: ils s'y sont enracinés; leurs boutures n'ont cessé d'y croître, nourries du sol dont elles partagent l'histoire; si le bilan que nous avons fait enseigne quelque chose, c'est bien cette vérité, que parmi les composantes de la civilisation des Amériques, il faut à côté des apports anglo-saxons, espagnols et portugais, reconnaître l'importance éminente et l'authenticité de l'apport français.

Auguste Viatte
Université Laval (Québec)
Le Travailleur (Worcester)

Parallèle

Franco-Américanie et Canada français! Deux groupements frères dont la situation présente d'assez remarquables analogies. A la veille de la convention de Worcester, il peut être intéressant d'établir le parallèle. Il ne s'agit pas évidemment de la communauté, toute naturelle, de foi, de langue et de traditions, mais bien de particularismes historiques et géographiques.

Le nombre tout d'abord. Il est impossible de le fixer avec précision pour ce qui est de la Franco-Américanie. Sans exagération, en se basant sur des données partielles, on peut croire que les descendants des pionniers français sont à peu près aussi nombreux actuellement aux Etats-Unis qu'au Canada. Dans ce dernier pays, le recensement nous apprend de façon assez précise qu'ils seraient environ quatre millions.

Ce chiffre est-il exagéré pour les Etats-Unis? Je ne le crois pas. Il y a au bas mot deux millions de Francos dans la Nouvelle-Angleterre. Ceux-là, on les connaît. On peut sans témérité, fixer à un million la population française de la région des Grands Lacs et de la Côte du Pacifique. Un rapport venu récemment de Santa Monica m'apprenait que les nôtres sont plus de trois cent mille dans le seul Etat de la Californie. Un million de descendants français en Louisiane et en Floride, voilà encore qui n'a rien d'exagéré. Evidemment, ces compatriotes ne sont pas tous français cent pour cent mais on peut affirmer que les trois quarts d'entre eux ont conservé quelque portion de l'héritage français, ne serait-ce qu'un nom, des souvenirs, des bribes de folklore, un peu de français parlé.

Au Canada enfin, un groupe tranche sur les autres par sa cohésion: celui du Québec. Même phénomène aux Etats-Unis. La Franco-Américanie dont on commence à parler, c'est avant tout le groupe français de la Nouvelle-Angleterre, le plus nombreux, le mieux organisé.

Au Canada encore, deux grands particularismes raciaux au sein du groupe français: le Canadien français et l'Acadien. De même outre-quarante-cinquième. Il y a un groupe louisianais, à forte prédominance acadienne et ce qui s'identifiera désormais de plus en plus avec la Franco-Américanie: le groupe de la Nouvelle-Angleterre auquel se rattachent ceux du centre et de la côte du Pacifique.

Au Canada enfin, un groupe, celui du Québec, est gouverné en bonne partie par le code napoléonien. De même aux Etats-Unis, la législation créée par le grand Empereur est toujours en vigueur en Louisiane.

Au point de vue historique, le Canada français a longtemps vécu dans une étroite dépendance de la France. La conquête de 1760 a rompu les liens de façon soudaine et définitive. Il a fallu improviser,

commencer à vivre une vie à soi dans les domaines religieux, politiques, culturels, sociaux. Nous avons connu des jours sombres. Le passage subit de l'enfance à l'état adulte ne se fait pas sans violence. Nous avons survécu à cette terrifiante métamorphose.

Pendant deux siècles et demi, le groupe français aux Etats-Unis a tiré du Québec ses chefs, ses cadres sociaux, ses institutions culturelles. Il n'a demandé aux Etats-Unis que la richesse matérielle. Des entreprises à peu près exclusivement canadiennes-françaises que l'épopée louisianaise et le peuplement français en Nouvelle-Angleterre.

Les ponts se sont rompus en l'espace d'une vingtaine d'années seulement. Le mouvement migrateur du Canada vers les Etats-Unis a pratiquement pris fin. Clergé, communautés religieuses, élite laïque se recrutent sur place. Des institutions sociales, une littérature et une vie franco-américaines ont fait leur apparition. Aux Etats-Unis, comme au Canada, le groupe français est devenu adulte. Pourquoi ne survivrait-il pas à cette métamorphose aux Etats-Unis comme au Canada.

Les conditions de permanence et de rayonnement ne sont évidemment pas les mêmes. Au Canada, le fait français est officiel et dans le domaine religieux et dans le domaine civil. Aux Etats-Unis, il y a des catholiques et des hommes d'Etat d'origine, de langue et de culture françaises. Il n'y a pas de gouvernement français ni de hiérarchie catholique française. Encore faudrait-il tenir compte sur ce dernier point, de la situation particulièrement avantageuse des nôtres dans les diocèses de Lafayette et de la Nouvelle-Orléans.

A tout prendre, cependant, y a-t-il lieu de désespérer? Je ne le crois pas. A une condition cependant: que l'unité se fasse au sein du groupe franco-américain. Pour parler plus exactement, que les groupes franco-américains deviennent le groupe franco-américain, la Franco-Américanie. La trouvaille est heureuse et elle semble l'indice d'un état d'esprit, d'un sentiment de solidarité ethnique qui se répand au sein des nôtres.

L'observateur placé à l'extérieur est frappé par un phénomène, lorsqu'il examine la situation franco-américaine. Le phénomène, on m'excusera de le nommer sans précaution oratoire, c'est le manque de cohésion. Des oeuvres paroissiales admirables, une presse nombreuse, des embryons de radio et de cinémas français, des institutions culturelles, des organismes financiers, une littérature même, tous les éléments indispensables à un grand peuple, mais aucune pensée maîtresse, aucune directive venue de haut et s'imposant à la masse pour l'orienter dans le sens de ses origines catholiques et françaises.

Rien que de très naturel en un sens. Les gens sont venus du Canada. Ils se sont fixés au hasard des nécessités économiques. Avec une héroïque fidélité, ils ont reconstitué autour d'eux les organismes paroissiaux qui encadraient au Canada leur vie catholique et française

et qui la protégeaient, qui en favorisaient l'épanouissement. Malheureusement ces communautés locales se sont trouvées isolées les unes des autres par des groupes d'autres origines et d'autres cultures. Le grand lien de l'autorité civile ou politique a également fait défaut. Pendant un temps la fidélité à la province-mère de Québec a maintenu des contacts. On communiait sur la terre canadienne si on ne pouvait le faire aux Etats-Unis.

Ce dernier lien a perdu sa vigueur. Il faut travailler à la lui redonner, mais il faut primordialement que des liens spirituels s'établissent entre tous les groupes franco-américains et qu'à leur faveur s'opèrent la coordination des forces et la hiérarchisation des institutions. An point où en sont les choses, c'est d'eux seuls pratiquement que les Franco-Américains doivent attendre le salut. La fidélité au passé canadien-français peut les aider mais c'est la foi au présent franco-américain qui opérera le miracle.

Pour parler net, leur unité doit se fonder sur un credo national, sur un organisme central de survivance. Quel sera ce credo, quel sera cet organisme? Nous croyons humblement qu'il ne sera plus temps de le chercher après la convention de Worcester. Il y a des dates décisives dans la vie des peuples. Celles des 29 et 30 mai 1949 en seront peut-être pour nos compatriotes franco-américains!

Nous serons avec eux. Nous assisterons à leurs délibérations car leur sort ne saurait nous laisser indifférents. S'il fallait que la moitié de notre groupe en Amérique du Nord s'écroule sous les coups de l'assimilation, ce serait un terrible choc pour la survivance catholique et française. Mais nous avons foi en la Providence et c'est avec un coeur soulevé par l'espoir que nous irons saluer la Franco-Américanie à la fin de mai.

Paul-E. Gosselin, prêtre
Le Travailleur (Worcester)

Un problème de culture

Il semble qu'en Nouvelle-Angleterre, en dehors des milieux dénommés "franco-américains" et fait, peut-être, nouveau, au sein de certains milieux "franco-américains" eux-mêmes, un doute, aujourd'hui, s'élève sur les possibilités de la pérennité de la survivance française dans cette région des Etats-Unis. En réalité, il apparaît, assez souvent, lorsque l'on va au fond des choses, que cette situation n'est pas aussi critique que d'aucuns paraissent le penser; par ailleurs, il convient de ne pas oublier que, de tout temps, il y eut, à l'égard de cette survivance, des sceptiques et des pessimistes dont les prévisions n'ont pas cessé de se révéler fausses, puisque, comme on le voit, cette survivance française a bien demeuré, jusqu'à nos jours.

Ces quelques réserves faites il n'en demeure pas moins que l'événement, à mes yeux, le plus redoutable est qu'il n'y a pas un front commun des éléments "franco-américains", comme j'imagine qu'il existait, il y a 100 ans.

On va répétant que l'unité fait la force, mais on essaie trop souvent, de faire cette unité, à de seules fins personnelles. Ce qu'il importe, donc, au premier chef, est, très certainement, d'arriver à une commune matière de pensée et d'action "franco-américaine", et de s'efforcer de faire abstraction de toutes questions de personnes et d'intérêt pour atteindre, réellement, une unité nécessaire au plus grand bien de tous.

Cependant, le fond du problème de la survivance française est, je crois, plus général, et il est, essentiellement, un problème de culture. Il y a trop de "Franco-Américains" qui ne profitent, pratiquement, jamais de leur connaissance de la langue française pour lire les journaux, les revues, les livres français de France ou du Canada et se tenir, ainsi, au courant de la pensée française et qui, en fait, ne se servent, jamais ou presque jamais, de leur français ni au travail, ni dans leur famille, ni dans la rue, et cela peut s'excuser, souvent, en raison de leurs activités professionnelles purement manuelles.

Il est étrange, en revanche, que des jeunes "Franco-Américains" qui souhaitent se lancer dans les affaires ou arriver à une situation sociale importante ne se rendent pas compte de l'immense avantage qu'ils ont sur leurs autres compatriotes américains. Ils ont appris la langue française dans leur enfance, ils ont appris, en même temps, souvent sans s'en rendre compte, à comprendre, parfaitement, le génie de la civilisation française et sont, par conséquent, plus aptes que n'importe quels autres Américains à remplir des postes de responsabilité où de telles connaissances sont considérées comme nécessaires. Je ne parle pas, seulement, de ceux qui se destinent à des fonctions publiques, à la diplomatie, au journalisme, à la vie politique, mais de ceux qui veulent faire d'importantes affaires. Le monde est de plus en plus petit; il est bien certain qu'on ne peut plus parler sa seule langue nationale; les deux langues mondiales les plus parlées à travers le globe sont la langue française et la langue anglaise. Comment des jeunes gens qui ont quelque ambition peuvent-ils laisser, ainsi, négliger les atouts qu'ils ont en mains?

La solution de ces problèmes, à mon sens, est, d'abord, dans l'intensification des échanges culturels, entre les jeunes éléments "franco-américains" de la Nouvelle-Angleterre et la France, c'est-à-dire dans la nécessité de donner aux jeunes Franco-Américains la possibilité d'aller poursuivre des études supérieures en France, ensuite, dans l'aide qu'on peut apporter à ces jeunes gens pour qu'ils accèdent à d'importantes fonctions professionnelles ou publiques d'où ils pourront, à leur tour, aider les leurs de conditions plus modeste et pour lesquels,

en raison, précisément, de cette modeste condition, l'usage de la langue française ne peut être qu'une question sentimentale, sans effet pratique.

Enfin, il m'apparaît, j'en parle en songeant aux Français qui viennent s'établir aux Etats-Unis et se font naturaliser citoyens américains, que, lorsqu'on a appris, étant enfant, à dire son "Notre Père qui êtes aux cieux" et son "Je vous salue Marie", en français, il est quasiment impossible, plus tard, d'apprendre à le réciter dans une autre langue, quelle qu'elle soit, et ceci s'applique à tous.

Albert Chambon
Le Travailleur (Worcester)

Le fait français dans la Nouvelle-Angleterre

A plusieurs reprises, le "Travailleur" a annoncé, avec une vive joie et un légitime orgueil, la tenue prochaine de somptueuses assises, à Worcester, à l'occasion du centenaire de la fondation, à Burlington, dans le Vermont, de la première paroisse canonique franco-américaine. Il va sans dire que les Canadiens français participeront, par la pensée et par le coeur, tout au moins, aux réjouissances de leurs frères américains, et qu'ils se féliciteront, eux aussi, des conquêtes opérées, pendant un siècle, au prix de tant d'héroïques sacrifices et d'une abnégation de tous les instants, par de magnifiques serviteurs de sa Majesté la Langue française en Amérique du Nord.

Car elle est bien révolue, Dieu merci! l'époque où certains Canadiens français multipliaient les causes de mésentente entre eux et les Franco-Américains. Aujourd'hui tous se considèrent issus de la même souche et membres d'une même famille spirituelle; tous aiment la petite patrie où ils virent le jour, ainsi que la grande patrie qui les protège; plusieurs d'entre eux s'associent volontiers au sein de puissants organismes, comme le Comité de la Survivance française en Amérique, pour accroître le patrimoine français au Canada et aux Etats-Unis; tous constatent enfin que les aléas de la politique et le jeu des circonstances, de jour en jour, resserrent davantage les anciens liens et forgent de nouveaux liens qui unissent les Etats-Unis au Canada.

A l'aube de ces fêtes du centenaire, il n'est peut-être pas messéant de se reporter à des jours déjà anciens afin de mesurer les progrès accomplis et d'augurer l'avenir d'après ce passé.

Il y a un siècle, il y a même un demi-siècle, le principe de l'émigration des Canadiens français aux Etats-Unis n'avait pas précisément rallié l'unanimité des suffrages au pays laurentien. Deux partis s'affrontaient.

D'une part, bon nombre de nos chefs de file — laïcs pour la plupart — préconisaient la transplantation de Canadiens français dans les plaines de l'Ouest et notamment au Manitoba. On n'ignore pas

leurs motifs. Ils voulaient prévenir ce qu'ils appelaient une inopportune "saignée" canadienne-française au profit des Etats-Unis. Ils prétendaient que nous avions besoin de tous nos atouts, au Canada, et qu'il valait mieux les renforcer et les multiplier chez nous plutôt que de les exporter et de courir ainsi le risque de les perdre dans le creuset américain. Au vrai, ils ne croyaient pas à la survie possible d'un groupement franco-américain. Et telle semble bien avoir été leur grande erreur.

Par contre, d'autres affirmaient — et c'était l'évidence même — que les anciennes paroisses canadiennes-françaises n'offraient plus de terres arables aux nombreux fils du sol et que force était à plusieurs d'entre eux d'aller gagner à l'étranger un pain quotidien qu'ils n'auraient pu se procurer chez eux. N'oublions pas que, à cette époque, l'Abitibi n'avait pas encore vu surgir de son sein, comme sous l'effet d'une baguette magique, villes et villages florissants et que, dans l'Ouest canadien, la région de la Rivière-à-la-Paix — pour ne nommer que celle-là entre bien d'autres — ne comptait pas encore des groupements canadiens-français, ayant insufflé, autour du clocher paroissial, une vie française qui ressemble, à s'y méprendre, à celle des meilleures paroisses du vieux Québec. Car je les ai visitées, il y a déjà, est-ce Dieu possible! une vingtaine d'années, ces paroisses modèles et intégralement françaises de Falher, de Donnelly, de Girouxville — j'en oublie d'autres aussi importantes — et j'ai pu contempler à loisir les réussites merveilleuses de nos gens. A plus de 3,000 milles de distance de leurs lieux d'origine, ils ont su reproduire, en un tournemain, l'image vivante de la petite patrie. Tant et si bien que, en parcourant ces régions récemment ouvertes à la civilisation et à la culture, on s'imagine soulever le sol du Québec.

Réussites merveilleuses: ces mots caractérisent aussi on ne peut mieux les entreprises franco-américaines. Il y a quelques années, j'ai eu le plaisir et le privilège de vivre des heures éminemment agréables et émerveillées chez les RR. PP. Dominicains, à Sainte-Anne de Fall River, ainsi que chez les RR. PP. Oblats de Lowell où je compte toujours deux excellents amis et anciens professeurs à l'Université d'Ottawa: les RR. PP. Veronneau et Denis. Là aussi je me suis rendu compte que les organisations paroissiales et scolaires ne le cèdent en rien à celles du vieux Québec et que, à maints égards, elles l'emportent par l'esprit d'initiative, le travail d'équipe et le cran, sur la routine satisfaite qui prévaut en certains milieux trop conservateurs.

Je sais bien que ces brillants résultats n'autorisent en aucune façon, en ce qui regarde l'avenir, la politique des bras croisés. Le "miracle" franco-américain, comme le "miracle" franco-ontarien, doit s'accomplir et se répéter quotidiennement, grâce à des héroïsmes également quotidiens, sans quoi c'en serait fait de la survivance française en Amérique. L'horizon n'est pas vierge, hélas, de tout nuage

sombre: à cet égard hier, en tant que tel, ne saurait être effectivement garant de demain.

Mais n'est-ce pas la destinée des Français des Etats-Unis, du Canada et même de la France d'espérer — souvent sinon toujours — contre toute espérance et de déjouer les calculs des adversaires? France, espérance: deux mots qui ont toujours rimé et riment encore: deux mots que nos poètes ont accouplés, dans la bonne comme dans la mauvaise saison, pour attester leur foi dans les hautes destinées de leur race; deux mots qui sont toujours d'actualité, notamment à l'aurore d'un centenaire d'une paroisse franco-américaine.

En de pareils moments, il convient d'être optimiste; il faut que la joie déborde de tous les coeurs et invite les serviteurs d'une grande cause à déployer de nouveaux efforts pour atteindre de nouveaux sommets.

Est-il besoin d'ajouter que les Canadiens français sont les spectateurs émus et intéressés de cette passionnante vie franco-américaine et que, en ces grands jours, ils forment des voeux fervents pour que, longtemps encore, leurs frères américains répandent autour d'eux, avec une profusion accrue, les bienfaits d'une civilisation toujours catholique française.

Séraphin Marion
Le Travailleur (Worcester)

Centenaire franco-américain

L'année 1949 marque le centenaire de l'établissement des Canadiens français en Nouvelle-Angleterre. Pour souligner cet événement nous publierons le mois prochain un numéro spécial sur les Franco-Américains. La Société des Artisans n'est pas une étrangère en Nouvelle-Angleterre. Elle y compte présentement plus de 30,000 membres et près de 150 locales, soit le tiers de son effectif total. Notre Société est donc à l'heure actuelle le meilleur agent de liaison entre Français du Canada et Français des Etats-Unis. Nous offrons nos meilleurs voeux de succès aux organisateurs des fêtes de ce centenaire, qui auront lieu à Worcester au mois de mai, et dont M. Philippe-V. Erard, directeur général de la Société des Artisans, est l'un des plus actifs. Puissent ces manifestations faire mieux connaître l'importance du groupe français des Etats-Unis et resserrer davantage les liens qui l'unissent au Canada français!

Marcellin Tremblay
L'Artisan (Montréal)

CENTENAIRE FRANCO-AMERICAIN

Survivance

Oui, ma mère est vivante!
Je le sens en mon coeur, comme un souffle léger,
C'est un souffle d'espoir, souffle d'Eternité!
Onde longue et constante,
Fluide doux qui m'émeut, m'enveloppant d'amour,
La nuit me purifiant, me protégeant le jour.
Sa source est dans la tombe,
Cette étape entre vie et Résurrection,
Corps devenu poussière, âme évolution!
On naît, on croît, on tombe,
Mais ce qu'on a semé, pendant que l'on vivait,
L'amour le fait germer dans les coeurs qu'on aimait.
Or le Mal? C'est l'ivraie
Dans ce blé de l'esprit du champ mal cultivé;
Il en faut bien un peu pour qu'on soit activé
Vers la Foi la plus vraie.
O l'amour maternel, source d'amour filial!
Nuée enveloppant comme un voile nuptial!
 Tu t'appelais Marie,
 Mère douce et chérie,
 Veilles sur nous, je t'en supplie.

Raymond Le Glaive

Boston, Massachusetts

Centenaire franco-américain

De Centenaire! en Centenaire! en Centenaire!
Un grand fleuve est la vie dont cent ans sont un pont;
Ces ponts sont beaux et hauts et souvent légendaires,
Comme d'hommes la vie, dont Plutarque répond.
Des êtres ont vécu de bien courtes années,
Mais tout ce qu'ils ont fait dans le cours de leurs ans
En a fait des géants, qui n'étaient que pygmées,
Avant qu'on les connût et qu'aient passé cent ans.
Ah! que c'est bon la vie et que c'est beau l'Histoire!
Malgré vicissitude et malgré nos tourments;
Comme une onde en remous, nous avons la mémoire
Des triomphes atteints par leurs agissements.
Vénérons donc en fait et par reconnaissance,
Quiconque est passé maître en révélations,
Qui nous fit don des fruits cueillis par connaissance
De ce qui peut aider notre évolution.

LA VIE FRANCO-AMERICAINE

L'éclair et la splendeur venant d'une étincelle
D'amour et de bonté, est un don du Destin,
Orientant la vie vers la voie éternelle
Qui donne à notre voix un doux son argentin.
Cent ans sont écoulés depuis qu'une Paroisse
S'établit au Vermont, créée par des Francos,
Et, alors triomphants et libérés d'angoisse,
Leur foi jusqu'à nos coeurs a trouvé son écho!
Cent ans après, fêtons ce bel anniversaire,
Du début de tant d'ans d'espoir et de labeur;
Sentant Sa Majesté, aux confins de cette ère,
Nous chantons Hosanna! Gloire à notre Seigneur.

Raymond Le Glaive

Dimanche de Pâques 17 avril 1949

Le Centenaire Français

Une brise légère ondule nos drapeaux,
Pour l'Invisible Maître de toutes destinées,
Catholiques Français, idéalismes beaux.
Aux oeuvres sublimes, Il nous a destinés.
Noble énergique race, courageuse et fière;
Ces héroïques ne sont pas en arrière.
A travers les pires obstacles, nos aieux
Ont laissé en tous les temps, des noms glorieux.
Leur devise était: résister malgré tout!
Des ennemis terribles les guettaient de partout,
Et par ce sang loyal qui coule dans nos veines,
Nous continuerons ces oeuvres, mais, non sans peine.
Ce centenaire qui restera mémorable
Est rehaussé par nos couleurs nationales
Elève nos âmes, vers l'adoration.
Pour notre foi, notre langue, sa survivance,
L'Unique ensemble de ces Fédérations
Remercions-en la divine Providence.
L'écho des chants, des choeurs, des voix harmonisées
Réveille dans l'âme, de tendres souvenirs.
La mélodie, ne peut être surpassée
Aux vieilles coutumes, c'est beau d'y revenir.
Notre feuille d'érable est un riche blason,
Emblème d'ancêtres que tous nous chérissons.
Parlons ce cher français! on gardera son âme
On imposera le respect aux étrangers,
C'est l'auréole de cette immortelle flamme,

Qui n'a pas de soir; qu'on veut tant protéger,
L'avenir est à ceux qui gardent notre histoire
C'est aujourd'hui, que nous en récoltons la gloire.
Le cher bonheur, nous le cherchons, toujours partout.
Les honneurs et l'argent, l'amitié qui s'envole.
On le trouve, dans la famille qui console
Près des coeurs tendres, qui savent pardonner tout.
Aux pieds du Sauveur, qui pour nous porta sa croix.
Catholiques Français, redisons-le: Je crois!

Le 29 mai 1949

Juliette

(Dédié à Mons. Paul Beaulieu, Consul du Canada à Boston)

XIV

Echos du Centenaire

Patriotisme endimanché

De magnifiques fêtes se sont déroulées à Worcester le vingt-huit et le vingt-neuf mai. C'étaient les jours qu'on avait choisis pour marquer le centenaire de la Franco-Américanie. Ces jours ne marquaient pas un événement historique comme tel, mais on a cru que l'année mil-neuf-cent-quarante neuf qui marquera le centenaire de la paroisse Saint-Joseph de Burlington, pouvait bien marquer le centenaire du fait franco-américain.

Des historiens, des amateurs d'histoire franco-américaine, ont discuté le choix de cette date. Qu'importe! Ce n'était pas tel fait historique qu'il importait de commémorer; les membres du Comité d'Orientation Franco-Américaine l'ont bien compris. C'est qu'un travail s'imposait, une tâche devait se faire, il importait de présenter un bilan de notre effort de survivance, et de nous orienter pour l'avenir, si nous voulons demeurer ce que Dieu nous a faits, Franco-Américains. C'est-à-dire des Américains enrichis d'un patrimoine français, de traditions françaises, et surnaturalisés par la foi au Christ.

Ce bilan nous a été présenté. C'est un travail magistral du Comité d'Orientation. C'est le manifeste dont on nous a tant parlé. Il a été discuté mais les hommes qui l'avaient formulé avaient prévu toutes les difficultés. Ils avaient pesé dans la balance de l'expérience chaque phrase et chaque point, et avec l'aide de la théologie, de la sociologie et du bon sens, ils avaient formulé un document à toute épreuve. On pourrait trouver à redire sur certaines expressions mais qu'on essaie de dire mieux! C'est une autre histoire.

Comme tout bilan, ce manifeste, ce document, a dû présenter notre actif et notre passif. En d'autres mots il a fait état de nos forces!

C'est très intéressant de voir avec quelle franchise les membres du Comité d'Orientation ont fait voir nos défections, et avec quelle prudence, quelle pondération, ils ont montré notre force. Le document qu'ils nous ont donné mérite de devenir notre grande charte franco-américaine.

Evidemment ces messieurs du Comité d'Orientation n'ont pas voulu nous faire la loi, comme certains ont voulu le dire. Ils ont tout simplement constaté ce qui était, et ce qui devait se faire, si nous voulons conserver intègre notre héritage culturel et religieux. Il y a un SI, un conditionnel, cela dépend donc de nous, de notre peuple.

C'est dans tout l'apparat de grandioses manifestations qu'a été présenté ce manifeste. Des délégués de nos sociétés nationales, des invités d'honneur du Canada, de la Louisiane, de la Californie, des membres du clergé, des patriotes distingués sont venus assister à ces fêtes. Il faisait bon voir tous ces patriotes, c'était une grande joie de se trouver si unis, si intimes. C'était une joie de voir les jolies frimousses de nos petits Francos au Festival de la Bonne Chanson. Cela faisait quelque chose au coeur d'entendre ces petits s'exprimer dans le beau parler de nos pères! C'était assez pour mettre de l'enthousiasme dans les coeurs les plus froids Si tous nos gens avaient pu y être!

Mais ces démonstrations, ces fêtes, c'est du patriotisme endimanché, du patriotisme de gala. Il faut plus! C'est bien beau de faire de grandes démonstrations, de grands discours, de grands banquets; il en faut, c'est nécessaire. Mais il faut plus.

Il faut que ceux qui ont assisté à ces fêtes, il faut que les délégués, mettent en pratique ce qu'ils ont résolu, ce qu'ils ont voulu. Il faut qu'ils fassent passer ce message de la Franco-Américanie dans leur vie, il faut qu'ils fassent rayonner autour d'eux l'esprit franco-américain, il faut qu'ils le mettent au coeur de leurs enfants, il faut aussi qu'ils arborent le drapeau du patrimoine en face de l'opposition. Ce n'est pas tout de s'enflammer, il faut porter le feu dans tous les coeurs. Ce sera le fait du patriotisme en habit de travail, ce sera le fait du patriotisme de tous les jours, moins brillant peut-être mais non pas moins beau que le patriotisme endimanché. Ce sera le fait du patriotisme qui se met à la tâche. Ce sera le fait du patriotisme éclairé qui comprend et qui le fait sans broncher.

Ceux qui ont organisé ces fêtes ont compris que ce ne serait pas toujours facile ce patriotisme de tous les jours, et ils n'ont pas voulu qu'avec la clôture de ces démonstrations les Franco-Américains relèguent à l'arrière-plan de leur vie l'enthousiasme qui les a animés. C'est pour cela qu'ils ont demandé à tous ceux qui étaient présents à ces fêtes de dire chaque jour un Pater, un Avé et une invocation à Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus afin que le Bon Dieu donne le courage de vivre leurs convictions à nos compatriotes et la lumière et la sagesse

au Comité d'Orientation afin qu'il nous dirige toujours dans la bonne voie.

Ce Pater, cet Avé et cette invocation à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus nous osons les demander de nos lecteurs, confiants qu'ils auront compris et qu'ils voudront remettre entre les mains de Dieu la destinée de notre peuple.

Joseph Fontaine, m.s.
"Celle Qui Pleure" (revue mensuelle des
Missionnaires de La Salette, Attleboro, Mass.)

*Un regain de fierté légitime et de
confiance en l'avenir*

Nous ne pouvons trouver de meilleur voeu à l'adresse de nos concitoyens franco-américains, en ce jour de la fête patronale de 1949, que de les voir profiter pleinement des leçons et directives qui se dégagent du Manifeste de Worcester.

Combien ont lu ce Manifeste? Combien se sont sincèrement attachés à en analyser les exposés et les conclusions?

Et pourtant, si nous sommes encore intéressés à savoir ce que nous sommes et ce que nous deviendrons, c'est bien dans ce document, dans ce miroir, que nous voyons se dessiner les proportions de l'indéniable Fait Français en Amérique. Le passé y apporte la promesse de l'avenir.

L'un des aspects importants du Manifeste Franco-Américain est le stimulant qu'il apporte à notre fierté de race.

En termes simples et cuirassés d'une dialectique et d'une documentation inattaquables, cette déclaration de faits et de principes apporte la preuve que l'élément franco-américain, à l'encontre des pires difficultés, a vécu, grandi et prospéré. Il apporte au surplus l'assurance que cet élément, pour peu qu'il veuille préserver intègres son esprit et ses caractéristiques particulières, pourra, après un long siècle de travaux et de luttes, vivre, grandir et prospérer davantage à l'avenir.

Quel est l'Américain d'origine canadienne-française qui, ayant un peu de coeur, n'éprouve une sensation de fierté à la lecture de ces lignes, que l'on a mis des mois à formuler afin d'en enlever tout ce qui pourrait tenir de l'exagération ou de la sensiblerie?

Pourquoi aurions-nous honte d'un blazon — c'est bien le mot — dont d'autres, plus clairvoyants, peut-être, ne cesseraient de se louer?

Quelles influences ont pu nous amener, nous les descendants directs des premiers découvreurs et pionniers de ce continent, à renier notre qualité et à abdiquer notre individualité?

Oh! Je sais bien que nous avons, comme au temps de saint Jean-Baptiste, des pharisiens qui ridiculisent ces choses et qui se livrent même des imprécations hypocrites contre ceux des leurs dont la constance est un vivant reproche.

La race de ces gens-là n'a pas changé. Elle-même stérile, elle abhorre tout ce qui contrarie la suffisance derrière laquelle elle masque ses reniements.

Pourquoi ce peuple ne serait-il pas fier de ce qu'il est et de ce qu'il a fait, pour Dieu, pour le pays et pour la cause du relèvement humain?

Et de grâce, débarrassons-nous de la notion que c'est par pure sentimentalité que nous nous rattachons à notre parler ancestral et à nos traditions de race.

Il peut y avoir un peu de cela, tout à fait légitime, l'histoire de France et de la Nouvelle-France étant si belles, et leur place dans l'histoire de l'humanité étant si élevée.

Mais notre attachement à l'héritage historique et culturel dont nous sommes les dépositaires doit trouver son mobile dans des raisons pratiques dont je pourrais faire ici un long exposé. Je me borne à rappeler que la convoitise de bon aloi éprouvée par tant d'autres éléments à l'endroit de notre culture particulière, devrait suffire à nous ouvrir les yeux sur sa valeur inestimable.

En terminant, puis-je dire qu'il n'est pas exagéré de soutenir qu'au congrès du Centenaire Franco-Américain à Worcester, le peuple franco-américain a pris, ou repris, conscience de son existence.

Dieu veuille que durant les années qui suivront, il ait la conscience de sa force, et la volonté de persister dans la seule voie compatible avec sa dignité, son utilité à la nation et ses intérêts bien compris.

Philippe-Armand Lajoie
L'Indépendant (Fall River) 24 juin 1949

La race émue

Toute la race franco-américaine est encore émue des grandes assises du congrès de Worcester.

Aucun n'avait encore vu un si grand déploiement de nos forces vives. Toutes les sociétés nationales y étaient représentées par leurs dignitaires, tous les chefs y étaient et se coudoyaient et surtout toute la race y était au complet; il en est venu de tous les coins de la Nouvelle-Angleterre, sans compter ceux du Canada, de la France et des autres Etats comme la Louisiane, la Californie, le New-Jersey. Y assistaient surtout des centaines et des centaines de ces âmes dévouées pour la survivance qui travaillent dans l'ombre et qui sont à peine connues dans leur petite sphère même.

Et c'était toute la race franco-américaine qui applaudissait chaleureusement et même hurlait à l'occasion l'approbation des résolutions présentées devant le peuple.

Les journaux ont donné de magnifiques rapports de ces jours remplis d'activités, mais n'ont effleuré que les grandes lignes des assises, personne ne pouvait suivre toutes les séances des délibérations, la chose était physiquement impossible, alors qu'il y avait parfois jusqu'à trois séances simultanément en différentes salles.

Plusieurs petits comités se réunissaient entre eux pour discuter des questions de la race et toutes les questions ont été discutées. Les groupements pour la jeunesse surtout furent nombreux, on se rend compte que la jeunesse est l'espoir de demain et on ne doute pas que des groupes de jeunes seront appelés devant nombre de comités et cela dans les Etats pour présenter leurs idées aux chefs de groupes.

Il est impossible de mentionner toutes les motions présentées pour étude par des comités compétents. Mentionnons toutefois qu'aucune motion ou idée ne fut renvoyée, comme on voit si souvent dans les conventions. Toutes les idées furent placées dans l'énorme dossier pour délibérations au cours de l'année.

La première journée d'études se termina vers les deux heures du matin. Les délégués y étaient venus pour faire du travail et ils sont restés à leur poste et ils sentaient que la race avait besoin d'eux, de fait, ils étaient la race franco-américaine, et si par malheur, ils manquaient à leur devoir, mais ils n'ont pas manqué, malgré les séances longues, malgré certains rapports ennuyants. Toutes les régions peuvent être fières du choix de leurs délégués.

Il y aura certainement un lendemain à ce Congrès Franco-Américain et on peut dire que c'est la Jeunesse Franco-Américaine qui va le plus bénéficier de ce dernier rassemblement des nôtres.

Comme on s'est toujours occupé des groupements de la jeunesse on peut réciter ces strophes de la Marseillaise qui s'appliquent si bien en ce moment: Allons enfants de la patrie, car ton jour de gloire est enfin arrivé.

Edouard Fecteau
L'Etoile (Lowell) 7 juin 1949

Le grand moyen de réussir

La Franco-Américanie, après avoir renouvelé la volonté unanime de tous ses éléments agissants, de durer encore un autre siècle, sinon toujours, aux magnifiques et historiques journées du Centenaire des Franco-Américains à Worcester, reprend le train-train parfois morcelant de sa vie quotidienne; avec une énergie rafraîchie, mais avec l'inévitable perspective d'avoir à subir les heurts et les obstacles déjà

connus et les autres qui se feront connaître en cours de route dans sa marche en avant, car elle est bien déterminée d'aller de l'avant comme l'ont déclaré ses chefs et ses délégués et qui l'ont manifesté d'une façon collective et représentative à la séance d'études de samedi le 29 mai dernier dans ce mot d'ordre: En avant et ne jamais battre en retraite.

Cependant, en gens avertis, il faut prévoir que l'enthousiasme des heures glorieuses et réconfortantes où l'on se sentait fort du voisinage immédiat des coeurs et des esprits montés à un diapason commun de survivance voulue et éclairée manifesté durant ces jours inoubliables du Congrès de Worcester, il faut prévoir que ce feu sacré perdra de son ardeur et que le coeur et l'esprit, même chez les plus vaillants, sentiront l'énerveuse morsure des jours moins lumineux, des jours gris et des jours franchement sombres qui composeront le siècle neuf qui s'ouvre devant notre groupe, car il serait insensé de croire que parce que nous voulons survivre, nos ennemis du dehors et du dedans vont maintenant désarmer et faire chorus à tous nos vœux.

Ils recommenceront leurs manoeuvres dans l'ombre et à la face du soleil, on peut être sûrs de cela. Il en a été ainsi dans le passé et il en sera actuellement de même au cours des années qui vont suivre. Et nous devons nous aussi recommencer sans cesse cette lutte pénible de chaque jour qui grigate les énergies, comme l'on fait nos devanciers en Amérique, au Canada et en Nouvelle-Angleterre. D'ailleurs cette lutte a trempé l'âme de nos pères et lui a donné une valeur sacrée parce qu'elle a reçu le baiser sanctifiant de la persécution méchante parfois ignorante le plus souvent, inspirée par la haine authentique ou des préjugés que ne veulent pas dissiper malheureusement ceux qui les nourrissent, par mauvaise volonté ou par intérêt ou encore par manque d'intelligence suffisante.

Nous avons maintenant un crédo, une doctrine de foi à notre usage dans le manifeste adopté à Worcester, unanimement et collectivement. Ce Manifeste est destiné à être diffusé dans tous les coins de la Nouvelle-Angleterre et les chefs devront voir à ce qu'il soit mis en pratique dans nos foyers, nos paroisses, nos écoles, nos institutions, nos sociétés et nos groupements. Ce manifeste est destiné à évoluer dans la pratique, afin d'adopter les remèdes nécessaires aux situations diversifiées qui se développeront pour nos groupements comme pour chacun d'entre nous, autrement il deviendrait périmé et inopérant.

Pour cela, le Congrès de Worcester a chargé le Comité d'Orientation de se réunir tous les deux ans pour faire le point et aiguiller la Franco-Américanie dans la voie qu'il faut suivre pour progresser, en conservant ses forces groupées.

Nous ne sommes pas partis en guerre contre qui que ce soit, mais nous avons groupé nos forces pour survivre comme citoyens américains cent pour cent, avec une double culture, mais un seul drapeau, le drapeau étoilé.

Nous comptons durer et nous en prendrons les moyens.

Cependant, nous savons que tous nos efforts seraient vains si nous ne sommes pas du côté de la Divine Providence qui nous a placés sur cette terre américaine comme catholiques de descendance française voulant conserver cette culture, une des plus belles qui soit donnée à l'homme de posséder, si nous ne plaçons pas nos labeurs et nos oeuvres entre les mains de Dieu qui dispose des peuples et de leur avenir .

Aussi, avec sagesse nos chefs et nos délégués l'ont bien compris dans leurs délibérations à Worcester et ont adopté à l'unanimité, de lancer et de maintenir en mouvement une Croisade de Prière pour le succès du programme élaboré.

Nos pères étaient de fervents chrétiens et jamais ils n'ont compté sur leurs propres forces uniquement pour triompher et immanquablement, ils soumettaient leurs désirs et leurs travaux à Dieu, maître éternel des destinées humaines.

Il faut que chaque Franco-Américain adopte de faire partie de cette croisade car c'est le grand moyen, le sûr moyen de réussir. Qu'on médite et mette en pratique la dernière résolution adoptée durant ce Congrès, le soir du Festival de la Bonne Chanson, proposée par le R. P. Elmeric Dubois, M. S., et que nous reproduisons ici.

“Humblement confiants dans la bienveillance de la Providence à leur endroit et anxieux d'obtenir les bénédictions du Ciel sur leurs efforts dans la poursuite de leur commun idéal religieux, culturel et social, et conscients des dangers de tous les ordres qui les menacent dans la possession et le développement de ces nombreux trésors spirituels qu'ils ont édifiés à la gloire de Dieu au prix de tant de sacrifices, les DELEGUES invitent solennellement tous les compatriotes, où qu'ils soient, à se joindre à la Croisade de Prière permanente pour la conservation de nos oeuvres catholiques franco-américaines. Ils demandent que tous, comme d'un commun accord, à cette heure décisive de notre existence, s'engagent à réciter chaque jour à l'église, à l'école et au foyer le Pater et l'Ave à cette fin, confiants également que Notre-Dame à laquelle ils ont confié leurs futurs labeurs et Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sous le patronage de laquelle ils ont placé leurs oeuvres, leur obtiendront la sagesse et le courage de remplir leur devoir.”

En priant fidèlement et avec ferveur, nous saurons éviter les erreurs et nous marcherons dans la lumière et dans le bon chemin, sachant rester charitable toujours, envers ceux qui nous font du tort, leur pardonnant en véritables enfants de l'Eglise de Jésus-Christ.

Laurent Galarneau

L'Avenir National (Manchester) 10 juin 1949

Premières impressions

On prétend avec plus ou moins de raison que les premières impressions sont celles qui sont les plus correctes. En appliquant ce train

de raisonnement familier aux fêtes de Worcester, il se présente à mon esprit un vaste tableau : un monde de tout âge et de toutes occupations, y compris un grand nombre de religieux et de religieuses, un monde animé d'une certaine allégresse de fête, mais préoccupé des devoirs les plus variés, de celui de délégué à celui d'écolier élémentaire, et se profilant contre ces milliers, pour moi anonymes, les figures des personnages en vue, des dirigeants, des invités de renom, des journalistes connus. Si je veux rebrosser pour mes lecteurs ce tableau qui est particulier et qui ne réclame aucune validité générale, c'est uniquement parce que le détachement qui lui impose des limites assez étroites, lui rend, peut-être, une certaine objectivité désirable dans les circonstances. Car, comme bon nombre de mes lecteurs savent déjà, pour avoir lu quelque notice biographique sur ma personne, ou le texte même de mes propos dans les colonnes du "Travailleur", je ne suis pas exactement franco-américain, bien que vivant parmi eux depuis longtemps ; mes attaches françaises sont plutôt de France, mais du côté maternel j'ai des ancêtres et des parents français-canadiens. Quant à mes préoccupations au sujet du fait français, elles visent plutôt sa totalité, et M. Charles Becquet (comme d'autres amis bienveillants des deux côtés de l'Atlantique) estime que je suis placé à merveille pour accomplir pareille tâche et il m'a encouragé de la plus belle façon.

M. le maire de Worcester était là pour témoigner de l'estime que lui et les citoyens non-francophones de sa bonne cité éprouvent à l'égard de leurs concitoyens franco-américains. Il en fut remercié comme il convenait ; mais n'aurait-il pas été préférable de concrétiser ses beaux sentiments par un peu de décor dans les magasins, des pancartes çà et là ? Franchement, personnellement, j'étais un peu déçu : on aurait pu pavoiser la grande place, la rue principale. Si les Kiwani, les Shriners, la Légion Américaine avaient tenu un congrès régional à Worcester, parions que les "welcome" et les drapeaux auraient vite abondé le long des principaux carrefours. Et l'afflux de huit à dix mille Franco-Américains ne valait pas cela ? Messieurs de la Chambre de Commerce de Worcester, où étiez-vous les 28 et 29 mai ? Voyez-vous, j'aimerais tant pouvoir vous dire un grand merci mais voici que vous venez de me priver de ce bonheur ! Dans les restaurants, dans les magasins, on ignorait presque partout ce qui se passait, on ne l'apprit que dans les journaux, le lendemain des fêtes qui réunirent quand même des milliers de bons Américains des quatre coins de la Nouvelle-Angleterre entre les murs hospitaliers de Worcester ; et ces bons concitoyens avaient, en général, le porte-feuille bien garni. Mises à l'épreuve, les formules du "better business" ont raté ou veut-on prétendre le contraire ? — Question de conscience pour les Francos de Worcester ? Avait-on vraiment fait tout pour "dramatiser" (comme l'on dit en américain) ce Centenaire, au vu et au su des non-francophones ?

Pour une autre fois, je recommande le plus vivement possible l'établissement d'un bureau central, bien marqué, bien en vue, connu de tout policier de service, de tout portier d'hôtel, auquel peuvent et doivent s'adresser tous les participants, délégués, invités, etc., à tel congrès, pour y trouver tous les renseignements utiles, pour y cueillir leurs billets commandés et payés d'avance, pour savoir à quel hôtel on devra descendre, pour réclamer des programmes, ou laisser un mot pour des amis dont on ignore encore l'adresse, mais que l'on désire rejoindre dès leur arrivée, etc. Malgré leur grand dévouement, les personnes attablées dans le foyer de l'Auditorium, l'après-midi du 28 mai, n'ont pu remplir ces multiples fonctions que très partiellement.

Je conviens volontiers que le congrès d'étude était, et de loin, la chose la plus importante. Mais puisque le programme établi avec beaucoup de soin prévoyait un grand nombre de manifestations, toutes faites pour réhausser l'importance du Centenaire, toutes acclamées par une vaste assistance qui les trouva réussies et charmantes, selon leur cadre, on n'aurait pas dû permettre le moindre conflit entre l'horaire prévu et les exigences réelles ou imaginaires des séances du congrès. D'ailleurs, le Comité d'Orientation n'avait-il pas soumis un rapport excellemment élaboré qui ne laissait pas libre jeu à des discussions stériles? Si des délégués ont été trop en haleine et trop bavards, comme certains le prétendent, il faut quand même gracier tous les coupables. Car, après tout, un centenaire ne peut se tenir que tous les cent ans! Et, ce qui est plus important, si l'unité s'est enfin établie comme mot d'ordre et comme façon d'agir parmi les sociétés et groupements franco-américains, quelques discussions interminables, quelques propos *gonflés* ne sont qu'un bas prix payé pour une chose très précieuse. — Pourtant, le Comité des Fêtes avait organisé un bal dans la grande salle de l'Auditorium municipal, et nul effort n'avait été négligé pour en faire un succès énorme: décors, orchestre, illumination, "corsages", etc., tout avait été prévu et l'atmosphère était rien moins que charmante. C'est d'autant plus regrettable que l'assistance, qui se chiffrait à des milliers, a éprouvé la décevante sensation d'avoir été laissée *seule*, sans être honorée de la présence des chefs de file, des invités étrangers, etc., enfin de tous ceux qui se trouvaient à la table d'honneur au banquet. La simple politesse aurait impérieusement exigé que cette illustre compagnie se rendit au bal *in corpore*, ou en partie, au moins pour quelques instants. Le bal suivait le banquet, et même si les deux manifestations ne se tenaient pas sous le même toit, la distance entre les deux endroits était minime: deux minutes en voiture! J'ai entendu des réflexions assez cinglantes au sujet de cette abstention. On m'a chuchoté que certains des dirigeants étant des ecclésiastiques, ils ne pouvaient pas, par convenance se trouver à ce bal Vraiment? Pourtant j'ai lu dans les colonnes du "Travailleur", une très lucide discussion de cette question gênante,

les lecteurs s'en souviennent sans doute Comme nous vivons en 1949, il y a lieu d'espérer que des esprits courageux finiront par apporter une solution à ce dilemme, — si dilemme il y a, — qui tient compte du calendrier. Je viens de lire un long et admirable exposé du canoniste bavarois, le professeur Rost, sur "La Joie dans l'Eglise Catholique". Bien que ce soit en allemand les conclusions peuvent et doivent se traduire en français; à savoir que l'Eglise a toujours su se placer au milieu de la vie quotidienne pour l'épurer et que, historiquement, elle a toléré ou même accepté toutes les expressions de la joie humaine, y compris les danses, tant rituelles que populairement joyeuses. N'y eut-il pas, *horrible dictu*, des archevêques et d'autres prélats qui ont eux-mêmes dansé, il y a quelques siècles? On ne s'attend pas que le clergé se modernise à tel point qu'il fasse voler les soutanes. La dignité du sacerdoce le défend, la bienséance l'interdit. Mais ni l'une ni l'autre souffriraient s'il rehaussait par sa présence le ton d'un bal plus ou moins officiel, pour ne pas parler de ces danses paroissiales, objet de controverse.

Voici le profil spirituel de l'abbé Verrette la voix sonore que j'entends est celle du R. P. Landry, o.p. parmi les invités canadiens je remarque surtout l'abbé P.-E. Gosselin ce personnage qui pourrait être industriel aussi bien que médecin ou journaliste est nul autre que M. Adolphe Robert, le savant président du Comité d'Orientation le monsieur au sourire nerveux, au bon rire pas du tout nerveux? — c'est mon ami et collègue le Dr Alexandre Goulet qui connaît tout le monde, salue, disparaît, revient d'un autre côté aux écoutes partout, l'infatigable directeur du "Travailleur", M. Wilfrid Beaulieu, incarnant dans sa personne la conscience de la Franco-Américanie, et dans son journal les traits essentiels du génie français de partout, de tout temps parmi tant de visages si français, qu'on les croirait de Montauban ou de Senlis, au lieu de Worcester ou de Manchester, dans la Nouvelle-Angleterre: M. Gabriel Crevier, président du Comité de Publicité, et M. Ernest-A. Bournival, qui publie l'un des quotidiens de la Franco-Américanie le français de Me Eugène Jalbert, qui me paraît plus classique que celui du Consul de France, qui le parle avec l'accent parisien qui est aussi un peu le mien! pour bon nombre de ceux qui ont écouté les discours au banquet dans la salle Mechanics, celui prononcé en français par le sénateur Henry Cabot Lodge, Jr., était le plus important — et pour cause: le sénateur Lodge compte parmi les hommes d'Etat américains les plus éminents de l'heure; aussi est-il le représentant actuel d'une des plus anciennes familles patriciennes de la Nouvelle-Angleterre anglo-saxonne, de façon que l'éloquent hommage qu'il apportait à la culture française et franco-américaine dans la langue qui la distingue, constituait un acte de très grande portée symptomatique au Festival de la Bonne Chanson: les fillettes coiffées de capuchons blancs des vieilles pro-

vinces du Canada et de la France pendant l'exécution magistrale de la "Tocate" de Languetuit par le jeune organiste C.-Alexandre Peloquin, une dizaine de religieuses s'avançaient du côté droit de la salle; une par une, réglant leur pas, sans le vouloir probablement, aux cadences de la musique majestueuse, ces bonnes femmes ont formé un petit tableau fugitif fort symbolique et impressionnant il se lie, dans mes pensées, à la scène devant le grand portail de l'église Notre-Dame des Canadiens, au cours de laquelle la plaque de bronze commémorative fut dévoilée et consacrée, la brise gonflant les drapeaux, le soleil baignant tout dans une lumière évocatrice du passé ici commémoré, et des hauts espoirs portés vers l'avenir — que les paroles si bien choisies ne soient gravées dans le métal seulement, mais également dans les cœurs des Franco-Américains de tout âge et de toute condition!

G. Rosenberg - de La Marre
Le Travailleur (Worcester)

Les Franco-Américains se réforment

"Quiconque voit dans la civilisation française l'une des richesses du monde, et dans la civilisation chrétienne le sel de toute conservation spirituelle se réjouira deux fois de voir le peuple franco-américain remettre à neuf ses énergies. Car ce peuple est aussi français que chrétien et aussi chrétien que français. Il est cette nuance bleu de France que les Etats-Unis, depuis la fête de leur émancipation, ont toujours aimé retrouver dans le filigrane de leur grandeur, et il est cette nuance or, cette couleur surnaturelle que l'âme française, la mieux baptisée de toutes, a toujours portée dans ses inlassables essaimages. Quand le peuple franco-américain s'affirme, il semble à peine différencier en lui-même ces deux notes qui le font authentique.

Telle a bien été le thème idéologique du grand congrès de Worcester (28 et 29 mai derniers), et conséquemment sa signification pour la patrie plus vaste où il se tenait et plus largement pour toutes les patries des hommes. On comprendra que pour la patrie canadienne-française, ce "mouvement" considérable et nouveau ait pu revêtir une importance toute particulière; car les Franco-Américains sont à peu près exclusivement les fils de l'arbre canadien, *et peut-être celui-ci doit-il encore plus recevoir d'eux qu'il ne leur a donné.*

La Franco-Américanie est une sorte d'Etat ethnique dans les limites de la "Nouvelle-Angleterre". Son allégeance politique la relie évidemment à la nation américaine, mais son allégeance morale en fait un membre du peuple franco-canadien et par lui un membre de la "plus grande" France répandue dans le monde.

Le point vital n'est pourtant pas encore là. Il réside vraiment dans le fait que ce peuple français et catholique est le *poste avancé*

des formes de civilisation qu'il représente. D'où son péril; d'où ses devoirs; d'où, s'il le veut, sa gloire.

Son péril, il l'a assez compris. C'est une *ambiance* où la facilité, l'intérêt immédiat, parfois une apparente nécessité semblent s'entendre pour imposer une abdication. Renoncer à la culture héritée des pères et, allant au plus pressé, se rallier au monde environnant pour *faire plus vite son chemin* est autrement simple que de se charger d'une double culture. Si on n'y veille, on est vite emporté. Et combien la vigilance doit être attentive, car les raisons d'une fidélité *difficile* sont bien promptes à se perdre dans un débile cerveau humain. Le péril est bien au dehors, mais il est bien plus au dedans, s'il est vrai que les questions de vouloir-vivre se débattent au fond de l'âme. Tout consiste à empêcher une défaite de l'âme, à entretenir une force d'âme. Ne pas savoir la difficulté de cet effort et ne pas mesurer le danger qui y correspond, c'est être battu avant l'action.

Leurs devoirs, les Franco-Américains les ont recherchés avec la même lucidité et la même bravoure. Il leur est apparu qu'avant tout une *conviction commune* devait exister. Si la survivance n'est pas pour tous, elle n'est pour personne, et si elle n'est pas une persuasion chez tous, personne ne sera capable d'y tenir. Un devoir d'avant-poste commande une autre détermination, un autre "moral" qu'un devoir de l'arrière; et un devoir d'équipe ne s'accomplit pas comme une tâche individuelle. Le Manifeste, l'un des plus importants documents historiques de la civilisation française, a fait le compte des *moyens* existants ou désirables propres à maintenir toujours fervente la conviction commune. *Le Comité d'Orientation*, incomparable corps de vigilance, en surveillera la mise en oeuvre.

De là résultera une vraie "nation" caractérisée, proche parente de la nation canadienne-française, toute proche aussi de la nation française proprement dite, mais vivant par elle-même, et, tant par les valeurs qu'elle sauve que *par les apports qu'elle fournit à ces nations consanguines*, rendant un service de premier ordre dans le sens de ses hérités. Cette fidélité, ardue, souvent héroïque, mais d'autant plus entêtée, sera la gloire que la Franco-Américanie doit à son blason.

Gustave Lamarche, c.s.v.

Les Carnets Viatoriens, juillet 1949

Les Franco-Américains peuvent-ils survivre?

Qu'advient-il des deux millions ou deux millions et demi de Franco-Américains qui vivent aux Etats-Unis, principalement en Nouvelle-Angleterre?

Au lendemain du voyage de la Survivance française, il n'est pas mauvais de se poser la question.

Une soixantaine de Canadiens français arrivent tout juste d'un magnifique voyage chez nos compatriotes américains. On les a reçus à bras ouverts, depuis Manchester jusqu'à Boston, en passant par les principaux centres français de trois Etats. Maintenant que les réceptions sont terminées, que les voyageurs ont oublié l'émotion bien légitime de l'heure, le temps est venu de faire le point, d'envisager froidement le problème de la survivance de ceux qui nous ont quittés il y a une ou deux générations.

Première constatation: ces compatriotes sont devenus des Américains, d'authentiques "Etats-Uniens". Ils présentent aujourd'hui les principales caractéristiques de leurs millions de concitoyens: fierté d'appartenir aux Etats-Unis, amour et respect de leur drapeau et de leur hymne national.

Cela ne doit pas nous surprendre. Ils ont opté librement pour la citoyenneté américaine et prouvent qu'ils ont le coeur à la bonne place en se conformant aux nécessités de cette allégeance. Ils ont le bonheur d'appartenir à une nation qui possède et exerce toutes les prérogatives d'un pays parfaitement autonome. Les Canadiens ne peuvent malheureusement en dire autant.

C'est dans ce cadre américain, dont ils sont jaloux, qu'ils veulent faire fleurir la culture catholique et française. C'est une tâche pénible, qui demande de grands sacrifices, et à laquelle ils se sont attelés avec un courage et un succès que l'on a célébrés à juste titre.

Les Franco-Américains sont aujourd'hui propriétaires d'institutions qui font leur orgueil et l'envie de tous ceux qui les voient. Leurs églises, que nous avons visitées, leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs hospices, représentent un capital de plusieurs dizaines de millions de dollars, mis au service de leur survivance.

Ils ont aussi, bien à eux, des sociétés mutuelles très riches, qui logent dans de somptueux édifices, comme nous en avons peu chez nous. L'Association Canado-Américaine et l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique sont riches à millions. Elles rendent de précieux services et sont l'oeuvre des nôtres.

Les Franco-Américains n'ont pas seulement de belles institutions: ils ont aussi de bons chefs. Il serait oiseux de citer des noms, malgré le plaisir que nous en éprouverions, car l'énumération serait longue et forcément incomplète. Disons simplement que le clergé franco-américain a mené et continue de mener le bon combat; que les chefs laïques sont nombreux, que nous en avons salué dans toutes les villes que nous avons visitées. Ils occupent dans certains coins des postes de commande et savent mettre leur influence, parfois très considérable, au service de la cause française.

Faut-il conclure que la survivance française aux Etats-Unis est chose acquise?

Malheureusement non. Au delà des institutions, si nombreuses et florissantes soient-elles, au delà même des chefs, devant lesquels nous nous inclinons avec admiration, il y a un facteur essentiel entre tous : le désir de survivance.

Les Franco-Américains veulent-ils survivre?

Chez les anciens, ceux de la génération descendante, ce désir est vif, dynamique. Ce sont eux qui ont doté la Franco-Américanie de ses églises, de ses écoles françaises. Ils sont les hérauts (et les héros aussi) de la survivance française aux Etats-Unis au cours du dernier siècle.

Mais les autres? Ceux de la génération de trente ans, ceux qui fréquentent actuellement l'école? On a l'impression d'un relâchement. On sent, à la suite d'une conversation, d'une confidence presque, que les jeunes perdent le feu sacré et qu'il faudra donner un coup de barre dans la bonne direction pour sauver le passé.

Les symptômes sont nombreux. C'est le maire d'une ville qui nous déclare, avec tristesse, que dans les terrains de jeux les enfants "ne parlent qu'anglais". C'est le directeur d'une grande institution d'enseignement qui avoue avoir "perdu le contrôle des élèves". En classe, c'est encore le français qui a seul droit de cité, mais dès la récréation, on ne parle plus qu'anglais. Il y a cette église, où tout se faisait en français il y a une douzaine d'années, mais on ne parle français qu'à la grand'messe aujourd'hui.

Des chefs éminents, de vieux lutteurs, nous ont dit qu'il y a lieu de s'alarmer, car une partie de la jeunesse est en train de se perdre pour la langue française.

Les difficultés sont si nombreuses! Il y a d'abord le milieu, l'ambiance, qui vont à rebours de tout ce qu'on voudrait sauver. Il y a aussi une section du haut clergé, en majorité irlandais, qui tente graduellement d'isoler le groupe français, de l'asphyxier, sans éclats, avec la patience de celui qui sait que le temps travaille pour lui.

Y a-t-il lieu de désespérer? Non, les Franco-Américains ont surmonté des difficultés plus grandes que celles-là, ils ont survécu contre toute espérance. Il y a plutôt lieu de réorganiser leurs forces, de réorienter leur travail. Ils ont d'ailleurs été les premiers à le comprendre, puisqu'ils viennent de créer chez eux un Comité d'Orientation qui saura bien trouver les moyens de reconquérir cette partie de la jeunesse qui lui échappe actuellement.

Peut-on sans les blesser leur faire des suggestions? Oui, car elles viennent de leurs frères, de ceux-là qui ont assisté à leur merveilleuse ascension du dernier siècle et qui ne voudraient pas que tout ce travail fût perdu.

Les Franco-Américains ont besoin d'une presse puissante, agressive, vivante. Nous avons salué ici et là en Nouvelle-Angleterre des journalistes franco-américains qui font de la bonne besogne. Il faudrait

que tous ces journaux se développent encore, jusqu'au point de s'imposer à tout le monde et de porter à tous les nôtres, où qu'ils soient aux États-Unis, la bonne nouvelle. Ce n'est d'ailleurs pas à des Américains que nous oserons rappeler la puissance de la presse dans notre vingtième siècle!

Il faudrait de plus que les chefs franco-américains fissent porter leur action sur le cercle familial, où s'acquièrent les véritables convictions, celles qui restent. On nous a dit là-bas que le problème familial est grave, que c'est un des bobos de la civilisation américaine.

Le Comité d'Orientation saura trouver la formule pour atteindre ce milieu, pour lui faire augmenter, ou lui redonner dans certains cas, sa puissance de survivance.

Le cri d'alarme a été sonné pendant notre voyage en Nouvelle-Angleterre. Il est venu de chefs franco-américains. Nous avons confiance qu'ils sauront contourner cette nouvelle difficulté, mettre fin à la désertion des jeunes, car il faut éviter à tout prix que le travail de deux ou trois générations n'aboutisse à rien. Les institutions magnifiques que nous avons vues sont françaises: il faut qu'elles le restent.

Pierre Laporte

Le Devoir (Montréal) 20 juillet

Le Père Landry, prophète austère

"Nous sommes aux mêmes postes d'intelligence et de courage avec le P. Landry, dominicain, l'un des plus vigilants conseillers de la nation franco-américaine.

"Le P. Landry, comme il convenait, a pris la parole au dîner de clôture des fêtes de Worcester. Le sénateur Lodge avait fait briller l'avenir du groupe sous des espèces enchanteresses. De quoi encourager, et il en faut toujours, plus que moins. Il appartenait à un homme du dedans, à un grand responsable pris dans l'action, de présenter aussi l'aspect "difficile" des choses. L'être humain cherche des raisons de dormir aussi bien dans la fausse confiance que dans le découragement; il ne faut rien lui permettre

"En peu de mots, le P. Landry a fait voir les difficultés qui attendent une vie française digne de ce nom dans l'Union américaine, et il s'est montré prophète austère, c'est-à-dire avertisseur rigoureux. Le point de l'affaire semble être dans la dispersion "géographique" du groupe, de l'"Etat" culturel franco-américain. "Nous sommes un peuple émietté, disloqué et divisé en ses forces vives." Il est difficile d'être unis dans l'âme quand on est divisé dans l'espace. Jusqu'à quel point l'unité des forces vives se trouve-t-elle atteinte? "J'affirmerais, dit le Père, que nos divisions internes se sont tellement creusées depuis quarante ans qu'à l'heure présente la seule chance, l'unique

chance que nous ayons de nous rallier et de faire la synthèse de nos vœux collectifs NE RESIDE PLUS DESORMAIS NI DANS LES INSTITUTIONS QUE NOUS AVONS CREEES, NI DANS LES CHEFS QUI NOUS DIRIGENT, mais tout simplement dans un certain dépôt d'idées communes que tout homme droit et sincère chez nous est obligé d'admettre sous peine de renoncer à sa conscience et jusqu'à son esprit." Ces affirmations sont très graves, car une cause qui n'est plus servie que par des idées semble assez voisine de sa perte. Néanmoins si c'est la vérité il fallait le dire. Une cause a besoin à la fois d'idées, de chefs qui les incarnent et d'institutions qui les propagent.

"Il ne reste donc plus que de souhaiter à nos frères si proches des chefs en qui descendraient les idées et qui les concrétiseraient autour d'eux en institutions efficaces Des chefs, des chefs? Deux ou trois hommes. Tout le reste suit Mais pour ces deux ou trois, y "poser leur vie" (ponere vitam). L'avenir n'est donc pas impossible".

Gustave Lamarche, c.s.v.

Carnets Viatoriens (Joliette) octobre 1949

Appréciations méritées

Dans une série d'articles qu'il consacre aux "Grandeurs et misères" du Centenaire Franco-Américain, Mons. Adolphe Robert, président de l'Association Canado-Américaine écrit ce qui suit dans "Le Canado-Américain" l'organe mensuel de sa société.

"Il est à noter que ce sont les localités où un journal de langue française est publié qui ont envoyé les plus fortes délégations aux fêtes ou qui ont souscrit les plus forts montants sous forme d'annonces dans le programme. Cela en dit long sur l'influence de la presse franco-américaine et apporte un fier démenti à ceux qui prétendent qu'on ne lit pas nos journaux. Sans l'appui de la presse franco-américaine, le Centenaire n'aurait pas été ce qu'il a été. Et sans la Fédération des Sociétés du comté de Worcester, le Centenaire n'aurait pas été du tout. Ce sont là des choses qui n'ont pas été assez dites et que l'Association Canado-Américaine, pour sa part, tient à enregistrer.

"A côté de l'appui de la presse française des Etats-Unis et du Canada, c'est auprès des fédérations locales que le comité de Worcester trouva ses meilleures auxiliaires. Et tel fut le cas de la Fédération catholique franco-américaine de Fall River, l'Association des Sociétés franco-américaines de Southbridge, l'Union franco-américaine de Lowell, la Ligue des présidents des sociétés franco-américaines de New Bedford, la Fédération des sociétés canadiennes de Waterbury, la Ligue des sociétés de langue française de Lewiston et Auburn, l'Union locale des Raquetteurs de Lewiston et Auburn, les Vigilants de Lewiston, etc.

La Fédération Catholique Franco-Américaine de Fall River peut prendre sa large part du témoignage contenu dans ce dernier paragraphe, si les chiffres veulent dire quelque chose.